

ami entends-tu...

journal de la Résistance bretonne

organe de l'association nationale des anciens combattants de la résistance
(ANACR) comités du morbihan-côtes d'armor-finistère et d'ille & vilaine

157

**Marie Gerbeau
Jacob Mèndres**

il y a 70 ans, Bir Hakeim

il y a 70 ans, les cheminots d'Auray

Charles Carnac et Mathurin Le Poder

Louis «Lili» Marec, Résistant dès 1940

Lamprat et Moulin Meur

**les massacres de Port Louis et de
Kergoët en Langoëlan**

Fort de Penthièvre, la découverte des Martyrs

Félicia Le Guillou témoigne / PenArPont

**CAHIER
CENTRAL**
pages I à XII

août 2012. 4 €

ÉDITO

photo de couverture : Marie-Mathurine Anno-Gerbeau alias Chantal en 1944 dans une tenue militaire arrivée par parachute, envoyée d'Angleterre.

**FORCE EST
DE CONSTATER
QUE, PRÈS DE
70 ANS APRÈS LES
FÊTES DE LA
LIBÉRATION,
LES SIGNES
AVANT COUREURS
DU RETOUR
DE LA "PESTE"
SONT DE PLUS EN
PLUS INQUIÉTANTS.**



© Photos Manuel Abramowicz

En 1947, Albert Camus, dans son roman *La Peste*, que l'on peut considérer comme une allégorie du fascisme, décrivait ainsi l'incapacité du personnage principal, le Docteur Rieux, à participer à la liesse générale le jour où la fin de l'épidémie était annoncée officiellement : « *Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.* »

Force est de constater que, près de 70 ans après les fêtes de la Libération, les signes avant coureurs du retour de la "peste" sont de plus en plus inquiétants. Alors que la très grande majorité de ceux et celles qui ont combattu le nazisme et le fascisme nous a quittés, un double défi sera à relever par les participants au congrès de notre Association: préparer les Comités départementaux et locaux de l'Anacr à assumer la transmission des idéaux d'Égalité et de Fraternité qui animaient les combattants de la Liberté, alors qu'ils ne pourront plus s'appuyer sur le témoignage direct et la mémoire intacte de ces derniers; trouver, face à la montée des différentes formes de racisme qui peuvent déboucher, comme dans l'Allemagne nazie, sur des politiques d'extermination, les formes de communication permettant de transmettre l'histoire de la Résistance et en faire un instrument d'éducation citoyenne et de défense de la démocratie.

Si les raisons d'inquiétude sont multiples, il convient aussi de constater que, depuis plusieurs années, jamais le contexte institutionnel n'a été aussi favorable pour voir instaurer le 27 mai comme Journée Nationale de la Résis-

tance. Depuis le 16 mai 2012, le nouveau gouvernement compte un ministre délégué auprès du ministre de la Défense chargé des anciens combattants, Monsieur Kader Arif, et dans une lettre à l'UFAC en date du 6 avril 2012, Monsieur Hollande s'est déclaré prêt à un « examen attentif de toutes les questions relatives à la génération de la Résistance et de la Déportation ». Une majorité de parlementaires et d'élus locaux appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler le "front républicain" paraît favorable à l'instauration de cette journée et à la défense de l'enseignement de l'histoire. Du reste, l'enseignement de l'histoire géographie, qui était devenue matière optionnelle en terminale scientifique, va être rétabli dans toutes les classes terminales dès la rentrée de septembre 2012.

Dans le Morbihan, par exemple, à l'occasion de notre campagne auprès des candidats aux élections législatives, à l'exclusion de ceux se réclamant du Front National dirigé par Marine Le Pen, les 12 candidats suivants ont manifesté leur intérêt, voire leur soutien à cette exigence que l'engagement dans la lutte patriotique des combattants de la Résistance et le sacrifice de dizaines de milliers d'entre eux, soient, de manière spécifique, ancrés dans la mémoire nationale et montrés en exemple aux générations présentes et futures, à savoir par ordre alphabétique: Jean-Paul Aucher (5ème circonscription Europe Ecologie Les Verts), Jean-Luc Bléher (4ème), Charles-Edouard Fichet (4ème, Divers Gauche), Joël Gallais (5ème, Front de Gauche), François Goulard (1ère, UMP), Jean-Pierre Le Roch (3ème, PS), Roland Le Sauce (2ème, Front de gauche Auray), Paul Molac (4ème UDB), Philippe Nogues (6ème, PS), Hervé Pellois (1ère, Agir maintenant), Gérard Perron (6ème, Front de Gauche), Gwendal Rouillard (5ème, PS).

Jamais aussi le contexte de crise politique, sociale, économique et morale

ÉDITO

qui affecte nos sociétés et les relations internationales, n'a montré l'impérieuse nécessité de rappeler comment un totalitarisme de la mort a été édifié en Europe à partir des années 1930, plongeant les peuples dans la barbarie. En effet les résultats aux dernières élections présidentielles et législatives révèlent l'adhésion de millions d'électeurs au programme politique d'une organisation qui, se parant du nom d'un mouvement de résistance créé en mai 1941, prône ouvertement la haine de l'immigré, cet étranger qui vivrait des aides sociales diverses sans travailler. Etranger qui, de surcroît, appartiendrait nécessairement à une religion l'Islam, présentée comme destructrice des valeurs judéo-chrétiennes (17,9 % des suffrages exprimés au premier tour de la présidentielle, soit 6 421 426 voix, et 13,6 % à celui des législatives).

La cible des discours de haine a changé, celui qui a *"l'apparence d'un musulman"* a remplacé celui qui avait *"l'apparence d'un juif"*, mais, sous couvert de la défense des français *"de souche"*, sous couvert même de la défense de la laïcité républicaine, les mécanismes de la stigmatisation et de l'exclusion sont restés les mêmes. Celui, Jean-Marie Le Pen, qui en 1971 faisait éditer un disque sur le IIIème Reich par sa société la Serp, disque dans lequel il était affirmé : *«La montée vers le pouvoir d'Adolf Hitler et du Parti national-socialiste fut caractérisée par un puissant mouvement de masse, somme toute populaire et démocratique, puisqu'il triompha à la suite de consultations électorales régulières, circonstance généralement oubliée»*. En avril 2008, dans un entretien paru dans le magazine *« Bretons »*, il déclarait : *« Je ne me sens pas obligé d'adhérer à cette vision-là [de l'holocauste]. Je constate qu'à Auschwitz il y avait l'usine IG Farben, qu'il y avait 80 000 ouvriers qui y travaillaient. A ma connaissance,*

ceux-là n'ont pas été gazés en tout cas. Ni brûlés. »

Celle, Marine Le Pen, qui le 27 janvier 2012, allait valser à Vienne, quasiment à la date anniversaire à laquelle depuis son accession au pouvoir, le 30 janvier 1933, et jusqu'au 30 janvier 1944, Hitler prononçait un discours à la gloire du IIIème Reich. Ce bal est organisé depuis 1952, le dernier vendredi du mois de janvier, par des organisations étudiantes ayant adopté les thèses de l'extrême-droite autrichienne, et même pour certaines, comme Gothia, celles totalement inspirées par les théories pangermanistes sur lesquelles a prospéré le nazisme. Plusieurs desdites associations n'ont pas hésité, par exemple, à proposer en 1987, Rudolf Hess, le successeur initialement désigné de Hitler, qui fit défection en 1941, comme candidat au prix Nobel de la Paix. Bal devenu au fil du temps le point de convergence de toute l'extrême droite européenne, comme le Vlaams Belang belge, l'Ataka bulgare, le Jobbik hongrois, le Parti de la Liberté autrichien dont l'un des dirigeants Martin Graf, le troisième président du parlement autrichien, appartient également au groupe Olympia qui considère que *« L'infiltration du peuple allemand par des étrangers menace la substance biologique et culturelle du peuple allemand. Celui-ci doit absolument protéger sa substance corporelle. »*

Celle, Marie-Claude Bompard, qui le 18 juin 2012, interdisait aux anciens résistants de Bollène de chanter le chant des partisans, au prétexte que chaque cérémonie doit avoir son chant spécifique, alors qu'en réalité il s'agissait pour elle de censurer ce chant qui aurait été créé par des *"bolcheviques"*.

De tous ceux là, nous dirons qu'ils ravivent le bacille de la peste, et qu'il nous appartient, en tant qu'adhérents de l'Anacr, de faire connaître aux générations, qui n'ont pas subi une oc-

cupation ennemie sur le sol national, ni de régime *"de basse réaction"* mettant en oeuvre la collaboration avec le système hitlérien, non seulement les crimes contre l'humanité commis par les nazis, mais aussi le sens et la portée des combats des Résistants afin de prévenir, autant que faire se peut, le retour des préjugés racistes et des politiques d'exclusion et de stigmatisation de l'étranger.

A ces fins, nous vous appelons à rejoindre notre association, à vous réabonner à notre revue, à consulter le site que nous venons de créer sous le sigle **lesamisdelaresistancedumorbihan**, site encore en construction mais sur lequel, d'ores et déjà, vous pourrez trouver les réponses des candidats aux élections législatives 2012, les 20 premiers numéros de notre revue *"Ami Entends-tu"*, avec des témoignages inédits de patriotes du Morbihan. Vous pourrez nous transmettre tout document, témoignage qui nous permettraient de retracer le parcours des jeunes combattants du Morbihan, fusillés, ou massacrés, des résistants morts ou assassinés dans les camps de concentration nazis, eux tous qui n'existent plus aujourd'hui, pour la mémoire des générations d'après guerre, que comme un nom sur un monument aux morts ou sur les listes *"informatisées"*, des divers livres *" mémoriaux"*.

A cette occasion, nous tenons à exprimer toute notre gratitude à notre ami, André Tanguy, ancien FFI du 2ème bataillon, ayant participé aux combats de Saint Marcel, qui, en mettant à la disposition de L'Anacr 56, son entière collection de la revue nous a permis de commencer la numérisation de bulletins d'une valeur historique indéniable. Un merci tout particulier à Laurent Guélard de l'Anacr du Finistère pour l'aide qu'il nous apporte dans la construction de notre site internet

La Rédaction



**IL Y A
70 ANS**

IL Y A 70 ANS, LA RÉPRESSION NAZIE FRAPPAIT LES CHEMINOTS D'AURAY

DEUX CHEMINOTS DU DÉPÔT D'AURAY, JEAN MARCA, NÉ LE 31 JUILLET 1920, HENRI CONAN, NÉ LE 1ER JANVIER 1912, ÉTAIENT ARRÊTÉS PAR LA POLICE FRANÇAISE, LE PREMIER, LE 18 JANVIER 1942, SUR SA MACHINE À QUIMPER, LE SECOND, DANS LE TRAIN DE LORIENT, LE 28 JANVIER 1942 .

QUELQUES DATES «REPERES» :

- le 31 08 1937: création par décret-loi de la Société Nationale des Chemins de Fer;
- le 30 10 1938: les députés du Parti Communiste Français refusent de voter les accords de Munich qui entérinent le premier dépècement de la Tchécoslovaquie par le Reich;
- le 15 03 1939: La Wehrmacht entre à Prague;
- le 30 04 1939: L'URSS propose à la France et à la Grande Bretagne une alliance militaire;
- le 23 08 1939: signature du pacte de non agression entre Staline et Hitler;
- le 01 09 1939: La Wehrmacht pénètre en Pologne
- le 03 09 1939: Déclaration de guerre à l'Allemagne par la Grande Bretagne et la France;
- le 17 09 1939: L'Armée Rouge envahit à son tour la Pologne
- le 28 09 1939: Signature du pacte d'amitié et de délimitation des frontières entre l'Allemagne nazie et l'URSS;
- le 26 09 1939: Interdiction du Parti Communiste français; arrestation de 35 députés communistes : ils sont jugés à Paris et condamnés en avril 1940 à 5 ans de prison pour avoir «propagé les mots d'ordre de l'Internationale Communiste»;
- décret Sérol d'avril 1940 , confirmant l'interdiction du Parti Communiste et donnant la possibilité au Ministère Public de requérir la peine de mort pour les révenus coupables «d'avoir participé sciemment à une entreprise de démoralisation de l'armée ou de la nation».

Ils étaient tous les deux syndicalistes et militant ou sympathisant du parti Communiste. Accusés de détenir ou de diffuser des tracts, ils étaient condamnés à trois ans et demi de travaux forcés et fusillés comme otages le 30 avril 1942 au Polygone de Vannes.

Leur arrestation faisait suite à une dénonciation. Ce que nous savons du parcours de militant et de résistant d'Henri Conan: fils d' Armand Conan, cheminot mécanicien, et Maggiorina Masotti, d'origine italienne qui fut buraliste à Lorient de 1930 à 1942. Henri Conan, après avoir été élève de l'école d'ajustage d'Auray, avait obtenu son diplôme de mécanicien. Il travailla jusqu' à son service militaire, comme aide ouvrier monteur au dépôt d'Auray, alors propriété d'une société privée P.O.

Mais, au retour du service militaire, Henri Conan ne fut pas repris par P.O, sans doute en raison des ses opinions puisqu'il était militant syndicaliste de la C.G.T et membre du parti communiste. Il travailla alors au chantier de la Seyne (Var) avant d'être repris comme aide ouvrier aux chemins de fer, à Auray, à l'époque du Front populaire. Mobilisé entre le 28 avril 1939 et le 18 juillet 1940 à Toulon, il reprit, après cette date, son poste d'aide ouvrier au dépôt d'Auray.

De Jean Marca: après ses 3 années d'apprentissage de 1934 à 1936, fut nommé mineur ouvrier au dépôt d'Auray. Puis, il était "promu" élève mécanicien et espérait devenir conducteur

de locomotives. Nous ignorons quand et dans quelles circonstances Henri Conan et Jean Marca ont pu reprendre contact avec leurs camarades du parti communiste passés dans la clandestinité.

Rappelons qu'après la signature du pacte d'amitié entre l'URSS et l'Allemagne, le 28 septembre 1939, et jusqu'à l'invasion de l'URSS en juin 1941, la direction du Parti Communiste Français, pour se conformer aux instructions données par le Komintern, diffusait des mots d'ordre de fraternisation avec les soldats allemands, rejetait la continuation de la guerre sur les bourgeoisies françaises et anglaises et invitait les Français à ne pas se faire les complices du capitalisme, qu'il fût allemand ou anglo-saxon.

Cette direction n'hésitait pas, durant l'été 1940, à prendre contact avec les autorités allemandes, plus particulièrement avec Otto Abetz, engageant des tractations pour faire reparaitre son journal l'Humanité, ce qui lui permettait, d'ailleurs, d'obtenir la libération de plus de 300 membres du Parti Communiste emprisonnés sous la III République finissante.

En effet, de septembre 1939 à juin 1940, une répression brutale s'était abattue sur le Parti Communiste puisque plus de 6.000 communistes français ou étrangers avaient été arrêtés. Répression que poursuivait le régime de Vichy, sous forme notamment d'internement administratif, puisque de juillet 1940 à juin 1941, au moins 4.000 communistes ou

IL Y A 70 ANS

présomés tels, étaient arrêtés, dont notamment, le 13 mars 1941, Gabriel Péri, député, qui sera fusillé comme otage, au Mont Valérien, le 15 décembre 1941.

Autant dire que, pour les militants de ce parti, la tâche initiale avait tout d'abord été de reconstituer leur organisation.

En Bretagne, cette tâche était suivie dès septembre 1940, par Venise Gosnat, demeurant à Nantes, responsable interrégional politique pour la Bretagne et Alain Le Lay, ancien secrétaire de la mairie de Concarneau, désigné comme secrétaire régional pour le Nord-Finistère et le Morbihan. Ce dernier avait été chargé de retrouver la liaison avec des militants partout où le parti était organisé avant la guerre, c'est-à-dire à Lorient, Vannes, Pontivy, Auray, Lanester, Hennebont, Ploérmel, Lambel-Camors, Quiberon. Souvent, à cette fin, Alain le Lay était accueilli au domicile de Guillaume Péron, cheminot à Auray, qui, selon Armand Conan, était très proche de son frère Henri.

Selon le témoignage de Roger Chaigneau, recueilli par Armand Conan, en septembre 1940, Alain Le Lay, chargé d'organiser le regroupement des anciens militants du Parti Communiste, avait demandé à Louis Barré, cheminot, qui faisait, tantôt la ligne Quimper-Brest, tantôt celle Quimper-Auray, de prendre contact avec Henri Conan. Une réunion avec Marcel Paul, installé à l'époque à Nantes, où il avait créé une imprimerie clandestine de tracts, aurait été organisée fin août, début septembre 1940 avec des cheminots d'Auray.

Dès 1941 en tout cas, Henri Conan et Jean Marca, entrés dans le groupe d'action du dépôt de la SNCF d'Auray, et étant également en relation avec Joseph Rollo, engagé dans le réseau lié "Libération Nord", auraient participé à la diffusion de tracts, et à des actions de sabotage des installations ferroviaires dans le secteur Lorient-Auray,

notamment en changeant les étiquettes des wagons pour désorganiser les transports, tout particulièrement la ligne Auray-Quiberon, le train dit « *des sables* ».

Après l'invasion de l'URSS, Hitler engageait une guerre d'anéantissement pour l'extension de l'espace vital du peuple germanique et contre ce que l'idéologie nazie définissait comme l'ennemi racial de ce peuple: le "judéo-bolchevisme".

Pour prévenir toutes tentatives de résistance des communistes dans les pays occupés, dont la Wehrmacht avait jusque-là pu s'assurer la maîtrise, Hitler faisait procéder à un grand nombre d'arrestations. En France, plus d'un millier de communistes étaient internés à partir du 27 juin 1941, au camp de Compiègne, dirigé par la Wehrmacht. Le Commandant militaire en France, Otto Von Stülpnagel, menaçait de punir avec une sévérité exemplaire toute manifestation d'hostilité à l'encontre de la puissance occupante.

Par son ordonnance du 19 août 1941, le Commandant des forces militaires allemandes en France décidait que tout ce qui concernait l'activité communiste devait être présenté d'urgence au tribunal militaire allemand. Parallèlement, le garde des Sceaux de l'Etat français, Barthélemy, faisait publier au Journal officiel du 23 août 1941, une loi interdisant « l'activité communiste ou anarchiste », suivie le 25 août de la circulaire d'application.

Espérant une victoire rapide de l'Union soviétique, le Parti Communiste Français suivait les directives du Komintern et appelait à l'action directe armée contre l'occupant.

Le coup de feu tiré au métro Barbés, le 21 août 1941, par Pierre Georges sur un aspirant de marine allemand, était le prélude à une série d'attentats contre des membres et des installations de la Wehrmacht.

L'administration militaire allemande, qui avait alors pleine autorité en



Henri Conan

- le 14 06 1940: La Wehrmacht entre à Paris, déclarée ville ouverte;
- le 22 06 1940: Signature à Rethondes de la Convention d'armistice franco-allemande.
- le 10 07 1940: l'Assemblée Nationale accordait les pleins pouvoirs constituants à Pétain (80 contre, 17 abstentions. Pour, les quatre sénateurs du Morbihan: Brard, de Camas, Maulion et Rio et les six députés du Morbihan présents: Cadic, le chanoine Desgranges, Gillet, L'Hévéder, Pezet et Tristan).
- Selon Barthélemy, garde des Sceaux, à Royat le 3 juillet 1941 « L'Etat français de demain ne sera pas totalitaire mais autoritaire, hiérarchique et social » et Pétain lui faisant écho dans son discours du 8 juillet devant la commission du Conseil national qui devait élaborer une nouvelle constitution « L'Etat issu de la Révolution Nationale devra être autoritaire et hiérarchique ».**
- le 23 juillet 1940: Loi prononçant la déchéance de la nationalité française à l'encontre de ceux qui ont quitté le territoire métropolitain « sans ordre de mission ni motif légitime, entre le 10 mai et le 30 juin 1940 » et ordonnant la confiscation de leurs biens;
- le 13 08 1940: loi portant interdiction des sociétés secrètes et décret du Maréchal, paru au Journal Officiel du 20 août, déclarant nuls la Grande Loge de France et le Grand Orient de France;
- le 22 06 1941 : Début de l'opération Barbarossa: la Wehrmacht envahissait L'URSS;
- les 22 et 23 octobre 1941: Exécution de 98 otages, pour la plupart communistes, dont 27 fusillés à Châteaubriand.

matière de sécurité dans la zone occupée, annonçait que les prisonniers détenus pour le compte des Allemands auraient désormais le statut d'otages. Hitler exigeait que pour tout soldat allemand tué, 50 à 100 otages communistes fussent exécutés.

Ainsi la mort de deux officiers allemands à Nantes et à Bordeaux entraîna, en représailles, les exécutions des 98 otages à Châteaubriand.

La direction de la SNCF appliquait les consignes gouvernementales, qui, elles-mêmes, calquaient les ordres nazis.

Ainsi, une note du 10 juillet 1941 de la Direction générale aux directeurs de l'exploitation des régions stipulait notamment que *«toute manifestation de caractère communiste, qu'elle soit collective ou individuelle et quelle que soit son importance, doit, en particulier, être immédiatement signalée.*

Tout chef d'établissement qui viendrait à apprendre que des gens placés sous sa direction ont participé, en dehors du service, à de telles manifestations doit également le signaler.

Tout chef d'établissement qui découvre des tracts ou des affiches communistes doit s'efforcer de trouver les auteurs de leur distribution et si possible de leur rédaction ...une liaison constante [avec les services de police] devra être maintenue dans le but [d'élucider le rôle des agents suspects]»

Dès le 26 août 1941, le directeur général de la SNCF donnait aux autorités allemandes un premier bilan de *«l'élimination en zone occupée de tous les agents exerçant une mauvaise influence sur leurs camarades»* indiquant, notamment, que 60 cheminots avaient été arrêtés en zone occupée, que 230 communistes avaient été envoyés dans des camps, que 320 agents ne faisant pas de propagande ouverte avaient été révoqués et signalés à la Police.

Le 29 août 1941, des tracts portant notamment les inscriptions suivantes:

«Vive Staline, Vive l'Armée Rouge, Vive la France Libre et Indépendante» étaient découverts sur la chaussée de la rue principale d'Auray.

Dès le 2 septembre 1941, agissant en exécution d'un mandat de perquisition du Préfet du Morbihan en date du 29 août 1941, un inspecteur principal de la police spéciale de Lorient effectuait une perquisition au domicile de la mère d'Henri Conan à Lorient chez laquelle celui-ci se trouvait en vacances, mais n'y trouvait aucun document suspect.

Selon son frère Armand, dès l'interdiction du Parti Communiste en 1939, Henri Conan avait prévenu les membres de sa famille de faire disparaître tous les livres et documents émanant du parti.

D'autres anciens membres du Parti communiste subissaient des perquisitions analogues dont Joseph Le Floch, trouvé en possession d'un portrait de De Gaulle, Roger Bonnac et Jean-Marie Pasco.

Les anciens militants connus du Parti communiste d'Auray, tous employés à la S.N.C.F., étaient donc particulièrement surveillés.

Or, en janvier 1942, la femme d'un cheminot qui fréquentait un Allemand, dénonçait son propre mari, qui possédait, au dépôt, dans son placard individuel, un revolver lui venant de son père.

La Gestapo perquisitionnait le dépôt. Elle découvrait le revolver, prétexte pour fouiller dans les autres placards. Ainsi un paquet de tracts était-il découvert dans celui de Jean Marca dont l'arrestation, le 18 janvier 1942, était suivie 10 jours plus tard par celle de son camarade Henri Conan.

Quelques semaines après leur condamnation, des cheminots du Calvados provoquaient un important déraillement près de Vire: en représailles, les nazis décidaient de faire fusiller les deux résistants d'Auray.



Henri Marca entre la tombe de son frère Jean (à gauche) et celle d'Henri Conan. Il avait vu les deux hommes en prison quatre jours avant l'exécution.

IL Y A 70 ANS

Voici la lettre d'adieu qu'Henri Conan écrivait à sa mère et son frère le 30 avril 1942, quelques heures avant son exécution au Polygone (voir aussi la lettre à son épouse Anna et sa fille Jacqueline dans l'ouvrage autobiographique d'Armand Conan) :

Très chers tous, (Armand, Maman, Madeleine et tous ceux que j'aimais, tous, parents et amis)

Je vais mourir, certes, mais sachez que je serai brave. Certes, un léger tremblement agite ma main en vous écrivant, mais même ce léger tremblement sera dominé tout à l'heure.

A vous Armand et Madeleine revient de droit la tutelle de Jacqueline... Je vous confie ...l'éducation morale de

Jacqueline. Je pense qu'avec vous et surtout avec toi, mon cher Armand, tu lui feras oublier qu'elle n'a plus de papa.

A toi, ma chère maman, je te fais une peine de plus. Toi surtout qui ne m'as jamais compris, sache que je meurs pour une cause qui m'est chère entre toutes.

J'en suis seul responsable, n'accuse pas de tierces personnes. Je t'ai fait de la peine, je t'en demande pardon.

Je vais terminer en disant que tout ce que je possède (pas grand chose malheureusement) doit aller à ma femme adorée et à ma petite Jacqueline chérie.

Je vous embrasse tous de tout mon coeur.

Je n'oublie pas Monsieur et Madame Raude et Georges à qui je souhaite un brillant succès pour son examen. Embrassez bien aussi tous mes amis d'Auray et d'ailleurs ainsi que leur famille.

Je vous quitte définitivement en vous assurant que je vous ai toujours aimés.

Votre cher Henri.

Article écrit à partir des renseignements contenus dans les ouvrages suivants : 1938 - 1948, *LES ANNEES DE TOURMENTE, DE MUNICH A PRAGUE*. Dictionnaire Critique Jean-Pierre Azéma, François Bédarida (Flammarion 1995) . *LES AVATARS DU COMMUNISME FRANÇAIS DE 1939 A 1941*. Denis Peschanski. «LA FRANCE DES ANNEES NOIRES» Jean-Pierre Azéma, François Bédarida. (Point Poche). «LE MORBIHAN EN GUERRE» de Roger Le Roux. «70 ANS DE BONHEUR» TEMOIGNAGE, autobiographie d'Armand Conan, (2010, pages 42 à 71).

IL Y A 70 ANS, LA BATAILLE DE BIR HAKEIM

AU MOIS DE MAI 1942, LE MONDE APPRENAIT QU'À BIR HAKEIM, QUELQUE PART EN CYRÉNAIQUE, AUX CONFINS DU DÉSERT DE LIBYE, DES SOLDATS DE LA FRANCE LIBRE, COMMANDÉS PAR LE GÉNÉRAL KOENIG ET ENGAGÉS AU SEIN DE LA 8ÈME ARMÉE BRITANNIQUE, TENAIENT EN ÉCHEC DEPUIS QUINZE JOURS LES FORCES ITALIENNES ET ALLEMANDES DE L'AXE.

Deux ans après la «campagne» de France de 1940, où le prestige de l'armée française avait été durement éprouvé, c'était la première fois que des forces allemandes et françaises s'affrontaient directement sur le terrain.

Le fait que le Général Rommel, le «Renard du désert», le tacticien à l'apogée de son prestige, celui qui avait percé le front allié sur la Meuse belge en mai 1940, celui qui tenait depuis dix-huit mois les Britanniques en échec dans la guerre du désert, avait lui-même dirigé l'attaque allemande, rehaussait le résultat de la confrontation.

LES FORCES EN PRESENCE

Au printemps 1942, période à laquelle commencent les combats de

Bir Hakeim, les forces germano-italiennes de l'Axe et la 8ème Armée britannique sont relativement équilibrées numériquement: de part et d'autre, environ 115 000 combattants, 1000 chars et engins blindés, 1000 avions de combat.

Toutefois, malgré une légère supériorité numérique côté britannique, la balance des potentiels aériens penchait en faveur de Rommel. A Bir Hakeim, face aux Allemands, la brigade Koenig qui était en Libye depuis janvier 1942, comprenait 5200 hommes, 3700 seulement sur la position de Bir Hakeim, les services et les véhicules étant maintenus à une trentaine de kilomètres à l'arrière.

C'était l'effectif d'une des deux brigades formées en Syrie pour constituer un corps de bataille sous les ordres du général De Larminat, «com-

mandant en chef des Forces françaises du désert occidental ».

LA FRANCE LIBRE : UNE FRANCE " ARC EN CIEL "

La troupe est un condensé de ce que sont alors les Forces Françaises Libres, avec ces hommes venus de partout pour continuer le combat contre les forces de l'Axe:

- la 13ème DBLE, passée, après Narvik, par la France, l'Angleterre, Dakar, le Gabon, le Cameroun et enfin l'Erythrée,
- les coloniaux du 1er BIM qui servaient en Syrie avant la guerre,
- les fusiliers marins, rescapés de Dunkerque, Brest et Cherbourg,
- les tirailleurs de l'Oubangui, du Tchad et du Congo, regroupés au sein du 2ème bataillon de marche, le BM2,



**IL Y A
70 ANS**

L'ENJEU

Sur le plateau désertique de Cyrénaïque, Bir Hakeim est un croisement de pistes à soixante-dix kilomètres de la mer.

Une légère dépression avec une citerne à sec dont l'orifice n'est pas plus large qu'un puits, quelques ruines ensablées, quelques moellons sur un rempart de terre: c'est cet emplacement que le commandement britannique a confié à la première Brigade Française Libre aux ordres du général Koenig.

Le site de Bir Hakeim ne présente aucun intérêt stratégique : ni carrefour, ni point de passage obligé, ni ouvrage significatif à défendre. Les débris de vieilles citernes ensablées, baptisés «Les Mamelles», rappellent à l'arrivant que l'eau vient de Tobrouk et que le « bir » est à sec depuis longtemps...

QUELQUES DATES «REPERES»

Septembre 1940 : L'Italie, soucieuse du contrôle des approvisionnements pétroliers en Méditerranée par le canal de Suez, entre en Egypte, alors sous protectorat britannique.

Décembre 1940 : Les Anglais reprennent l'initiative et repoussent l'envahisseur sur 1200 km à travers la Cyrénaïque et menacent l'Empire italien d'Ethiopie.

Février 1941 : Pour éviter une défaite de l'Italie, Hitler envoie Rommel à la tête de l'Afrika Korps. Au cours de l'année, Rommel reconquiert toute la Cyrénaïque, sauf Tobrouk, port que les Anglais tenaient avec Malte, plate-forme aéronavale qui leur permettait de menacer les transports ennemis vers la Tripolitaine.

Février 1942 : La 1ère BFL relève la 150ème Brigade britannique sur la position de Bir Hakeim, avec pour mission de constituer le verrou sud de la ligne de front d'Ain el Gazala.

Printemps 1942 : Retranchée dans le triangle El Gazala-Bir Hakeim-Tobrouk, la 8ème Armée Britannique est attaquée le 26 mai.

- le bataillon du Pacifique, formé à Nouméa par le Capitaine Broche (qui allait lui-même tomber à Bir Hakeim), qui a provoqué le ralliement de Tahiti à la France Libre,

- le 1er RAC constitué d'artilleurs malgaches,

- une compagnie nord-africaine, avec également des Syro-libanais, des Malgaches et des volontaires Mauriciens, des Nord-Africains, des infirmiers Annamites ...

Suivant la conception et les plans du commandant du Génie, le capitaine Gravier, un remarquable travail d'organisation du terrain avait été réalisé entre février et mai 1942 : sur un polygone de 16 km² inscrit dans un carré de 4 km de côté, l'enfouissement des matériels et des positions de commandement et de combat était total, sans relief apparent de l'extérieur. La protection par des champs de mines était continue sur la périphérie, à l'exception de 3 passages et des marais de profondeur, notamment au nord sur 20km dans la zone dite du «V», délimitant des axes de contre-attaque et des itinéraires de patrouille pour les «Jack Colonnes».

Par un tracé inspiré des défenses de Vauban, le Capitaine Gravier valorisait un puissant point d'appui, dans un endroit improbable, où les assauts de l'ennemi s'enliseraient tout en lui causant de lourdes pertes.

LES COMBATS :

Face à la 8ème Armée, installée sur un front nord-sud entre Ain el Gazala et Bir Hakeim, et dans la profondeur du triangle Gazala-Bir Hakeim-Tobrouk, Rommel avait, semble-t-il, prévu de simuler une attaque principale sur la moitié nord du front, à hauteur d'Alem Hamsa, pour pouvoir en réalité engager la plupart des forces blindées et mécanisées dans un raid éclair en direction d'El Adem-Tobrouk.

Initialement, dès le 27 mai au matin, Rommel avait confié à la division italienne Ariete la mission de s'emparer de la position de Bir Hakeim, la division Trieste devant conjointement se diriger vers El Adem. Rommel, quant à lui, lançait son corps blindé au sud de Bir Hakeim pour contourner la ligne de résistance et attaquer les unités de la VIII année britannique sur leurs arrières.

Si la division italienne Ariete écrasait une brigade motorisée indienne en attente à douze kilomètres du fortin, son assaut échouait devant Bir Hakeim. La résistance des combattants français allait mettre le plan initial de Rommel en échec.

Les combats du 27 au 30 mai contraignaient les divisions italiennes à s'éloigner de Bir Hakeim après avoir subi de lourdes pertes (des dizaines de chars hors de combats, près de 300 prisonniers, dont le colonel Prestisimone, qui conduisait l'assaut, alors que les F.F.L n'avaient que trois soldats blessés). De plus, un convoi de ravitaillement anglais parvenait à atteindre le "fortin", amenant vivres, eau et munitions et repartant, la nuit, avec les blessés et les prisonniers.

Rommel décidait de changer de dispositif et d'attaquer lui-même le fortin, car ainsi qu'il l'écrivait dans ses mémoires «*Des groupes en partaient pour de continuel coups de main sur nos lignes de communication, il fallait y mettre fin*». Il lançait une attaque aérienne les 31 mai, 1 et 2 juin, des formations de stukas se succédant pour larguer des bombes de 500kg.

Bir Hakeim ne cédait pas et Koenig rejetait l'«offre» de reddition présentée le 2 juin par les Italiens, comme il rejetait l'ultimatum de Rommel du 3 juin, réitéré le 5 juin.

A partir du 6 juin, Rommel assiégeait Bir Hakeim avec plus de 30 000 combattants, 270 pièces d'artillerie de 75 à 210 mm et 350 chars. Les F.F.L se battaient à 1 contre 10...

Entre le 7 juin et le 9 juin, les tirs d'ar-

IL Y A 70 ANS

tillerie, les bombardements étaient si intenses que les patrouilles hors du fortin devenaient impossibles. Les forces de résistance commençaient à s'épuiser, malgré une intervention des avions de la R.A.F le 10 juin. Vivres, eau et munitions risquaient de manquer. Koenig n'envisageant aucune reddition, il était décidé d'effectuer une sortie dans la nuit du 10 au 11 juin par la porte Sud.

Il fallut plusieurs heures pour réaliser cette opération qui a provoqué 70% des pertes de la 1ère BFL au cours de la bataille de Bir Hakeim.

Voici quelques extraits du témoignage du légionnaire Alberto Racheff, de la Compagnie Messmer, sur cette sortie de vive force *«Il fallait... se frayer un chemin parmi les morts et les vivants, amis et ennemis entremêlés, ne pas sauter sur les mines, se battre au corps à corps pour forcer le passage, le tout sous une pluie de mitraille, arrosé aux lance-flammes, dont les lueurs rougeoyantes trouant l'obscurité ajoutaient au spectacle quelque chose de diabolique... Je ne parlerai pas des cris inhumains accompagnant cette sortie démentielle... Couleurs et bruits forment dans mon souvenir un tout étroitement lié qui m'amène au bout de longues heures, harassé, mort de soif et de fatigue, ivre de bruit, de l'odeur du sang, couvert de poux, le visage mangé de crasse et de barbe, hors de ce charnier, sans savoir où m'avait conduit cette marche aveugle et rampante...».*

La résistance de la 1ère BFL a permis à la 8ème armée de préserver son potentiel, d'user l'adversaire, de gagner les délais nécessaires à l'acheminement de renforts. En effet, l'attaque de Bir Hakeim a immobilisé Rommel et des effectifs dépassant, à la fin, le quart du total des forces de l'Axe en Afrique. Elle a retardé d'autant l'offensive de celles-ci vers Tobrouk. Si ce répit salutaire n'a pas sauvé la place, qui tombait le 21 juin 1942, il a sans doute évité l'anéantissement d'une partie des

forces britanniques pour pouvoir donner, quelques semaines, plus tard à El Alamein un coup de frein décisif à la poussée victorieuse de l'Afrika Korps.

Rommel lui-même devrait admettre que *«... Rarement, sur le champ de bataille d'Afrique, m'avait été livré un combat aussi dur. Les Français s'étaient retranchés dans leurs postes de combat très habilement disposés, dans leurs tranchées, leurs petits bastions et leurs nids de mitrailleuses tous entourés d'une épaisse ceinture de mines. De telles positions sont presque inaccessibles au feu de l'artillerie ou au bombardement aérien, car seul un coup direct peut en avoir raison... »*

Le général Koenig, quant à lui constatait dans son livre «Bir Hakeim» : *«...Après la bataille, je fus amené à étudier le comportement du général Rommel. Je ne comprenais pas qu'il se soit acharné contre nous avec un entêtement aussi hargneux... Finalement, pour avoir voulu remporter un succès tactique contre nous, Rommel perdit, pendant les journées dramatiques du 7 au 10 juin, sa chance réelle d'obtenir une victoire définitive de grande envergure...».*

Jugement que paraissait partager le maréchal Kesselring, commandant en chef de toutes les unités de la Wehrmacht en Europe du Sud et en Afrique du Nord : *«Les avions utilisés à Bir Hakeim ont durement manqué à Stalingrad...».*

LES SOLDATS MORTS OU DISPARUS PENDANT LA BATAILLE

Selon les estimations reprises par Jean-Louis Crémieux-Brilhac dans son livre, «La France Libre», il y eut 99 tués et 109 blessés pendant le siège, auxquels s'ajoutent 72 tués et 21 blessés relevés pendant la sortie, et un nombre de disparus incertain, entre 763 et 814. La plupart des disparus, environ 650 furent faits prisonniers. 154 d'entre eux

ORDRE GENERAL N°1 DU GENERAL DE BRIGADE KOENIG en date du 15 juin 1942

Officiers, Sous-officiers, Hommes de troupe de la 1ère Brigade des Forces Françaises Libres :
Vous aviez reçu la mission de tenir sans faiblir la position de Bir-Hakeim, bastion sud de la défense en Libye.

En quinze jours de combats presque ininterrompus, vous avez décimé des forces importantes ennemies d'infanterie, détruit au canon 50 chars, 15 voitures blindées, de nombreux véhicules de tous modèles, abattu sept avions et capturé au cours de vos sorties 154 prisonniers italiens et 125 prisonniers allemands.

Mis en rage par votre défense agressive qui déjouait ses plans, l'ennemi augmentait sans cesse les forces destinées à vous exterminer et, pendant les trois derniers jours, ses attaques menées avec des troupes fraîches se multipliaient, ses tirs d'artillerie augmentaient d'intensité, ses attaques aériennes prenaient une ampleur inaccoutumée: la dernière, menée le 10 au soir, comprenait six vagues de vingt bombardiers lourds.

Par trois fois, il m'avait sommé de rendre la place, pour éviter, paraît-il, notre destruction. Mais j'étais sûr de vous. J'ai répondu courtoisement mais fermement à la première sommation par un refus. Je n'ai même pas répondu aux deux autres, et il s'est couvert de ridicule. Car, lorsque notre mission a été terminée, le Général commandant la VIIIème Armée Britannique m'a donné l'ordre de rejoindre son armée.

Dans la nuit du 10 au 11 juin, la Première Brigade s'est ruée, les armes à la main, sur les lignes d'investissement ennemies, les a percées après un combat furieux de quatre heures. Elle est rentrée avec 75% de ses effectifs,

**IL Y A
70 ANS**

de son armement et de son matériel, 200 de ses blessés, laissant derrière elle, au moment du départ, ses positions intactes.

Bir Hakeim est une victoire française. Je salue nos morts, nos frères d'armes tombés dans les combats et dont le souvenir très pieux nous soutiendra dans nos luttes prochaines.

**Le Général de Brigade Koenig (1)
Cdt la 1ère Brigade Française Libre.**

périssent en mer le 15 août 1942 sur un cargo qui transportait des prisonniers alliés vers l'Italie. Quant aux 160 disparus non prisonniers, errant dans le désert, isolés ou par petits groupes, ils sont morts de soif ou tombés dans des combats qui resteront toujours ignorés.

Cinq mois plus tard, 95 corps de disparus seront retrouvés, identifiés et inhumés dans le cimetière de Bir Hakeim par leurs camarades revenus sur le terrain après la victoire d'El Alamein

Soit, sur un effectif initial de 3.700 hommes, environ 500 morts, 450 à 500 prisonniers survivants et 500 blessés graves

Au delà d'une leçon de courage exemplaire, Bir Hakeim transmet aux peuples du monde le message universel de fraternité porté par la République, transcendant les différences de race, de croyances et d'opinions.

(1) Engagé volontaire à dix-neuf ans pendant la Grande Guerre, le général Koenig a été plusieurs fois cité et promu sous-lieutenant la veille de ses vingt ans en 1918. Il a été chasseur alpin, puis a opté pour la Légion. Il s'est échappé de Bretagne par Jersey, en juin 1940, et il a grandement contribué, avec Mondas, au ralliement des légionnaires à la France Libre... Les hommes ont confiance en lui ; on l'appelle «le vieux lapin ».

IL Y A 70 ANS, MORTS À BIR HAKEIM

FERDINAND LE DRESSAY.

NÉ À VANNES, LE 9 NOVEMBRE 1920, FERDINAND LE DRESSAY ÉTAIT FILS D'AGRICULTEUR, SES PARENTS DEMEURANT AU VILLAGE DE KERMAIN. APRÈS AVOIR SUIVI DES ÉTUDES SECONDAIRES AU LIKÈS À QUIMPER, IL ÉTAIT REVENU À LA FERME FAMILIALE.

Le 18 juin, le jour de l'appel du général de Gaulle, le jeune homme, qui n'acceptait pas l'appel à cesser le combat du Maréchal Pétain, rejoignait Concarneau à bicyclette pour prendre un bateau pour l'Angleterre. Ferdinand Le Dressay arrivait à Londres le 23 juin 1940 et s'engageait dans les Forces Françaises Libres.

Fin août 1940, versé dans une " Compagnie du Train" il serait parti pour l'Afrique, dans le cadre de l'expédition « Menace », avec le corps expéditionnaire français qui échouait devant Dakar. Puis il aurait participé aux campagnes de l'Erythrée, en février 1941 et de Syrie en mai 1941. Il aurait intégré la Première Division de la France Libre, et aurait pris part à la campagne de Lybie marquée par les combats d'Haffaya en décembre 1941 et janvier 1942, et ceux de Méchili en février 1942. Lors de la

bataille de Bir Hakeim, il appartenait au Premier Escadron du train qui avait mission de ravitailler les combattants du fortin. Il faisait partie de la colonne de ravitaillement qui parvenait à pénétrer dans le fortin assiégé, le 6 juin 1942. Ferdinand Lessay a été tué le 11 juin 1942, lors de la sortie de vive force ordonnée par le Général Koenig. Il avait 21 ans. Ses parents n'ont appris sa mort que le 12 août 1943, par un avis reçu de la Croix Rouge suisse.



Ferdinand Le Dressay

*D'après les indications
contenues sur le site
de l'association
Rail et mémoire.*

IL Y A 70 ANS

JEAN DEVÉ, NÉ À BREST, LE 4 FÉVRIER 1897, A ÉTÉ ENGAGÉ VOLONTAIRE DANS UN RÉGIMENT DE CUIRASSIERS, IL A PRIS AUX COMBATS DE LA GUERRE 1914-1918 ET A ÉTÉ BREVETÉ PILOTE JUSTE AVANT L'ARMISTICE DE NOVEMBRE 1918.

Après la guerre, il entra dans les chemins de fer et devenait chef de district à Villedieu-LesPoëles (Manche).

Mobilisé en septembre 1939 comme lieutenant, mais considéré comme trop âgé pour servir en tant que pilote, il recevait une affectation dans les chemins de fer de campagne. Deux jours après l'armistice de juin 1940, il n'hésitait pas, malgré son âge, à rejoindre le général de Gaulle à Londres pour poursuivre la lutte. Engagé dans les Forces françaises libres sous le nom de Dewey, il y recevait un emploi dans un état-major mais demandait rapidement une mutation à la Légion étrangère.

Affecté comme lieutenant, chef de section, à la 13e Demi-brigade de Légion étrangère (13e DBLE), il prenait part à l'expédition de Dakar en septembre 1940.

Il participait ensuite à la campagne d'Erythrée, où il s'emparait d'une batterie de montagne et déminait la voie ferrée de Massaua à Asmara sur 80 kilomètres. Se servant de ses qualités professionnelles, il ne tardait pas à ouvrir la ligne aux automotrices franco-britanniques, transportant hommes et équipement. Lors de la prise de Massaua, il s'emparait, avec six hommes, d'un nid de mitrailleuses servi par vingt Italiens. Jean Dewey prenait part ensuite à la campagne de Syrie en juin 1941 et aux opérations en Libye avec la 1ère Brigade française libre du général Koenig.

A Bir-Hakeim, il commandait la section des chenillettes Bren Carriers de la 9e Compagnie du 3e Bataillon de la 13e DBLE. Du 25 mai au 5 juin 1942, il participait aux patrouilles au nord de la position.

Dans la nuit du 10 au 11 juin 1942, lors de la sortie de vive force de la position de Bir-Hakeim, la section des chenillettes Bren Carriers du lieutenant

Dewey était chargée, dans la nuit, d'ouvrir la voie aux convois d'ambulances.

Jean Dewey se distinguait à cette occasion en chargeant lui-même à trois reprises des mitrailleuses ennemies échelonnées qui gênaient le convoi des blessés. Il neutralisait les mitrailleuses mais il était tué sur le coup en recevant de plein fouet un obus antichar. Il avait 45 ans. Toutefois, son action avait dégagé la voie. Sous la conduite du général Koenig, les unités encore bloquées se ruèrent dans la brèche.

Par décret du 11 mai 1943, il était fait Compagnon de la Libération. Voici le récit que fit le FFL Gravier embarqué à côté de Dewey :

«La traversée des lignes allemandes se fait sans encombre. Dewey tire avec son FM. Le passage d'une tranchée a failli être fatal. Les lignes allemandes franchies, une pause. La section est complètement dispersée dans le noir. Or, on voit, vers la sortie, un véhicule qui brûle en éclairant tout le paysage, et il y a, là à droite, un canon de 50 qui tire sur tout ce qui sort et oblige les conducteurs à s'éloigner des leurs en pénétrant dans le marais de mines. Il faut détruire ce canon. Gravier donne l'ordre à Dewey de faire demi-tour, le Bren retraverse les lignes et se trouve nez à nez avec le canon. Dewey saisit une grenade et se lève pour la lancer, Gravier reprend le FM et tire en fauchant. Les Allemands sont tués, mais ils ont tiré en même temps. Leur obus éclate sur le blindage, Dewey s'écroule, tué sur le coup, Gravier a reçu une vingtaine d'éclats dans la figure, l'œil droit crevé. Il faut dégager Dewey qui bloque les leviers de commande, mais ceci fait, le Bren refuse de repartir. Gravier, en sang, s'allonge sur le sol pour récupérer, tandis que le conducteur et son compagnon s'en vont vers leur salut... »

Bir Hakeim transmet aux peuples du monde le message universel de fraternité porté par la République, transcendant les différences de race, de croyances et d'opinions.



Morbihan

COMITÉ DE QUISTINIC-BUBRY

KERDINAM. IL Y A 68 ANS, TROIS JEUNES QUISTINICOIS, EMI LIEN GAHINET, LOUIS LE RUYET ET HENRI GUILLO, TROIS COPAINS UNIS DANS LA RÉSISTANCE À L'OCCUPANT, ÉTAIENT DÉCOUVERTS ASSASSINÉS, CRUELLEMENT MUTILÉS PAR LES BARBARES NAZIS. JOSEPH PERRON, DE KERGROIX, LE VILLAGE VOISIN, ÉTAIT ARRÊTÉ, DÉPORTÉ À PENTHIÈVRE ET EXÉCUTÉ.

Quelques semaines plus tard, une femme et plusieurs blessés échappés de l'infirmerie du Cloître étaient abattus au pied d'un talus, de l'autre côté de la route. Nous sommes aujourd'hui, en ce lieu, pour rendre hommage à leur sacrifice et ne pas oublier.

Mais cet année, auparavant, nous rendrons deux hommages particuliers.

Nous sommes, ce 21 avril, à la veille d'un épisode électoral important : c'est un moment essentiel de l'exercice de la démocratie mais aussi de la souveraineté du Peuple. A cette occasion, il faut rendre hommage à ces hommes qui se sont battus pour imposer le retour de la démocratie, rendre hommage à ce phénomène prodigieux dans l'histoire de France- de gens prenant en charge, de leur propre initiative, le sort du pays- donc ce phénomène prodigieux qu'on appelle la Résistance, qui aboutira au programme du CNR. Rappelons que ce rétablissement de la souveraineté n'allait pas de soi. Ainsi, au début de juin 1944, à la veille du débarquement allié, rappelons qu'il était envisagé par nos alliés anglo-saxons que la France pût être placée sous tutelle pendant un certain temps. Rappelons qu'il fallut toute l'autorité du Chef de la France libre pour imposer la reconnaissance pleine, entière et immédiate de la souveraineté française, et notons qu'un des atouts majeurs dont disposa le général De Gaulle fut la vigueur inattendue de la Résistance intérieure au cours de l'engagement décisif. Dans ce rapport de force, la vigueur de notre Résistance bretonne et singulièrement morbihanaise joua tout son rôle. Les patriotes dont nous célébrons aujourd'hui le sa-

crifice sont en effet les constructeurs posthumes de cette démocratie renais- sante et élargie, avec l'instauration en 1944 d'un suffrage universel vraiment universel. Pensons-y demain! Et merci !

Le deuxième hommage concerne un petit, un habitant du pays : Gaby Moul- lac, qui vient de disparaître. Il n'était pas résistant, étant trop jeune à cette époque. Il avait témoigné l'an dernier, devant nous et notre caméscope, de l'attitude de la population de ce quartier de Quistinic lors de la chasse à l'homme menée par les nazis le 24 juil- let 1944, après l'attaque contre l'infirme- rie du Cloître. Surtout, pour nous, il était le petit fils de Mme Ruyet, de Locune- hen, et le représentant encore vivant de cette population que nous voulons évo- quer aujourd'hui...

Quistinic a été une commune particu- lièrement frappée par la répression nazie. Cette répression s'est faite en trois vagues, se succédant au fur et à mesure des difficultés croissantes ren- contrées par l'armée allemande.

En février, une rafle conduisait à la déportation de non-combattants soup- çonnés de contacts avec des Résis- tants.

En avril, torture et massacre de pa- triotes après l'attaque de soldats alle- mands.

En juillet, le comble de l'horreur avec le massacre de blessés et de soi- gnants, une opération engageant des forces énormes pour éliminer quelques hommes et femmes désarmés.

La Résistance subit dans le Morbihan de rudes coups, mais elle ne plia ja- mais, au contraire elle s'aguerrit jusqu'à imposer à la Wehrmacht de premières



Les abords du village de Locunehen

Morbihan

déculottées qui en annonçaient bien d'autres pour le cas où l'occupation se serait prolongée au-delà du mois de juillet 1944.

Dans notre région, la Résistance fut puissante, déterminée, précoce aussi, grâce au courage des jeunes, de ces très jeunes patriotes que j'avais évoqués en 2009 lors de l'inauguration de la plaque du Cloître : ils étaient des enfants quand la guerre commença, c'étaient des jeunes souvent sans expérience, ni militaire, ni politique, sans aînés pour les encadrer ou les conseiller. Cette résistance fit face à l'Occupant et aux forces de répression vichystes et à leurs auxiliaires autonomistes, grâce au soutien d'une très grande part de la population des campagnes et des bourgs.

Écoutons le jugement de Louis Le Du, un des premiers membres d'un des premiers groupes des FTP de Bretagne : « *il faut mettre en valeur les paysans... On nous donnait un coup de cidre, des fois même un bout de pain. De ce côté-là, on était aidé...*

Rien n'aurait pu se faire sans les paysans».

A la médiathèque, vous prendrez connaissance du témoignage exceptionnel de Marcel Le Pallec, relatant sa course effrénée à travers la campagne pour échapper à l'emprise meurtrière des soldats de la Wehrmacht : réfugié dans un bâtiment vide du village de Locunehen, découvert par Madame Ruyet, il est nourri puis littéralement pris en charge par les agriculteurs, nourri, caché, déguisé alors que les Allemands sillonnent le village.

Nous savons que les blessés du Cloître étaient ravitaillés par les paysans du Placello, que l'infirmière de la résistance Fernande Uzel était protégée par la discrétion des habitants du Porzo, que les groupes de patriotes trouvaient refuge dans les greniers du bourg-rue de la Résistance, au 9 ! - ou à Kerbourden, que des enfants menacés étaient hébergés à Keramour.

Locunehen, le Porzo, le Boffaux, le

Placello, Keramour, le bourg, la liste n'est certainement pas close de cette solidarité courageuse avec les groupes de Résistants.

En juillet 1944, ceux qui cachaient des Résistants ne pouvaient ignorer ce qu'ils risquaient ? Ils le faisaient parce que ces Résistants pouvaient être leurs enfants, parce ces patriotes étaient les garants de leur avenir, les garants du retour à la paix et à la démocratie, les garants des jours heureux à venir.

Aujourd'hui, en rendant cet hommage particulier à ces 27 patriotes morts pour la France, nous leur rendons justice et du même coup rendons justice et hommage à cette population - le Peuple - qui rendit possible, il y a 68 ans, le soulèvement libérateur et l'accélération de la Libération de notre pays, conjointement au rétablissement d'une authentique démocratie, démocratie politique et démocratie sociale.

Jean Pierre Fouillé

REVUE DE PRESSE

LÉA LE GAL, 88 ANS, APPORTE SON TÉMOIGNAGE SUR LA RÉSISTANCE DONT ELLE A FAIT PARTIE DURANT LA GUERRE 1939-1945.

« En 1944, je tenais un bureau de tabac dans le bourg de Pluméliau avec ma soeur Alphonsine. On cachait des Résistants comme Émile Carrer de Bubry, dirigeant du Morbihan ou encore le commandant Max qui était un cousin germain. On leur donnait notre lit et on allait chez une autre dame dormir. On était une famille de Résistants. Mon père était à Vannes et je faisais la liaison à vélo. Mon fiancé était Résistant à Quistinic. On n'avait pas peur, c'était la guerre ! »

Léa Le Gal, 88 ans, apporte son témoignage sur la Résistance dont elle a fait partie durant la guerre 1939-

1945. L'Anacr, Association nationale des anciens combattants et Amis de la Résistance, présente à partir de ce mercredi 25 avril, à la médiathèque, une exposition rassemblant des témoignages de Résistants et des proches de Résistants. Un travail réalisé par des élèves de 3^e du collège Kerdurand de Rianteac. « *Ces témoignages sont émouvants, voire traumatisants, ces personnes ont aujourd'hui entre 80 et 90 ans* », souligne Jean-Pierre Fouillé, le président de l'Anacr de Quistinic-Bubry.

Ouest-France du 25 avril 2012



Léa Le Gal entourée de Eliane Bruche et de Jean-Pierre Fouillé.

CÉRÉMONIE DE LANESTER LE 27 MAI 2012

DEPUIS PRÈS DE DEUX DÉCENNIES, L'ANACR DEMANDE QUE LE 27 MAI DEVIENNE OFFICIELLEMENT « LA JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE ».

Il y a 69 ans, le 27 mai 1943, dans Paris occupé depuis près de trois ans, quadrillée par l'armée nazie avec le concours des forces de répression du régime collaborateur avec l'occupant que présidait Pétain et sur les murs duquel, comme ceux d'autres villes de France, des affiches annonçaient l'exécution de patriotes que désormais la population appelait « les Résistants ». Les représentants de 8 mouvements de résistance, de 6 partis politiques et de 2 centrales syndicales clandestines se réunissaient au 48 rue du Four, autour de Jean Moulin, initiateur de la rencontre qu'il préside.

A l'issue de cette réunion allait naître sous la présidence de Jean Moulin, le Conseil National de la Résistance, événement de portée considérable puisqu'il coordonnait dans le combat commun toute les forces de la Résistance jusque là dispersées, qu'il allait ouvrir la voie à l'unification au sein des FFI des différentes structures militaires de la Résistance et conduire à l'élaboration du programme du Conseil national de la Résistance. Événement de grande portée, puisque lors de sa constitution, le CNR, en se plaçant sous l'autorité du Comité National Français présidé par le général De Gaulle, allait permettre au Chef de la France Libre de s'affirmer comme le représentant de l'ensemble de la France combattante en lutte, tant sur le plan national occupé où combattaient les Résistants que sur tous les théâtres d'opération d'Europe, d'Afrique, d'Asie et du Pacifique où s'illustraient aux côtés des Alliés, les Français Libres. Patriotisme, humanisme, idéaux démocratiques et aspiration à un monde juste et en paix furent aussi les valeurs inspiratrices du programme du CNR qui dessina les contours d'une

France rénovée après sa libération, d'une France démocratique sur le plan politique, économique et social, d'une France solidaire. Programme dont la mise en place à la Libération par le gouvernement présidé par le général De Gaulle et de nombreuses mesures qu'il préconisait, permit de redresser économiquement la France, d'affirmer son indépendance nationale, d'approfondir sa vie démocratique en même temps que des avancées qui forment encore aujourd'hui le socle de notre protection sociale malgré les remises en cause que nous avons connues ces dernières années.

Déjà, le 24 avril 1942, le général De Gaulle remettait à Christian Pineau, l'un des fondateurs du mouvement de Résistance dénommé « Libération Nord » une déclaration qui sera publiée dans tous les journaux clandestins et lue par Maurice Schumann à la radio de Londres, marquait ainsi le premier accord politique entre la France Libre et la Résistance intérieure. En voici quelques extraits :

« L'enjeu de cette guerre est clair pour tous les Français : c'est l'indépendance ou l'esclavage. Chacun a le devoir sacré de tout faire pour contribuer à libérer la Patrie par l'écrasement de l'envahisseur. Il n'y a pas d'issue et d'avenir que par la victoire! »

« Le terme de la guerre est pour nous à la fois la restauration de la complète intégrité du territoire, de l'Empire, du patriotisme français et celle de la souveraineté complète de la Nation sur elle-même. En même temps que les Français seront libérés de l'oppression ennemie, toutes les libertés intérieures devront leur être rendues. »

« Il faudra que soient réalisées contre

Lors de la cérémonie du 27 mai 2012, il a été remis à notre porte drapeau Roger Péresse un nouveau drapeau de l'ANACR du Comité local du Pays de Lorient. Roger Péresse par la même occasion fêtait son 30ème anniversaire de porte drapeau et ses 90 printemps. Bon anniversaire et bonne santé et bonne route.



Morbihan

la tyrannie du perpétuel abus, les garanties politiques qui assureront à chacun la liberté, la dignité dans son travail et dans son existence. La sécurité nationale et la sécurité sociale sont pour nous des buts impératifs et conjugués. »

« Une telle victoire, française et humaine, est la seule qui puisse compenser les épreuves sans exemple que traverse notre patrie, la seule qui puisse de nouveau lui ouvrir la route de la grandeur. »

« Une telle victoire vaut tous les efforts et tous les sacrifices. Nous vaincrons ! »

Cette déclaration est très peu connue du public, j'en ai pris connaissance au début de ce moi de mai 2012, elle annonçait le processus d'unification des mouvements de la Résistance qui conduirait le 27 mai 1943 à la constitution du Conseil National de la Résistance.

C'est pour assurer la nécessaire transmission aux jeunes générations de ces valeurs et de cette aspiration, pour répondre à leur besoin de connaissance, de repères et de mémoires que l'Anacr demande l'instauration d'une Journée Nationale de la Résistance le 27 mai. Moment privilé-

gié du passage de cette mémoire en même temps que l'hommage à la place de la Résistance dans l'histoire contemporaine de notre pays aux Résistants et Résistantes tombés pour la Liberté.

Espérant que le nouveau gouvernement prendra cette décision de faire du 27 mai 2013 le 70ème anniversaire de la naissance du Conseil national de la Résistance, la Journée Nationale de la Résistance.

Jean Maurice

COMITÉ DE QUISTINIC-BUBRY

KERYACUNFF : LA FEMME DANS LA RÉSISTANCE À L'HONNEUR

Au monument de Keryacunff, jeudi, l'heure était au recueillement pendant la lecture de témoignages bouleversants, lors de la cérémonie du souvenir organisée par l'Association nationale des anciens combattants de la Résistance (Anacr).

NÉNETTE, DÉDÉE, MARTINE ET JEANNE

Cet hommage à l'action des femmes dans la Résistance était conduit par Katherine Le Port, la présidente départementale, et Jean-Yves Nicolas, le maire. Gisèle Guilbart, maire de Quistinic, Jacques Le Nay, maire de Plouay, et des représentants d'associations d'anciens combattants, étaient aussi présents. Katherine Le Port, fille de Simone Le Port, haute figure de la Résistance et de la Déportation, a d'abord rappelé avec une intense émotion, les faits tragiques qui se sont déroulés le 26 juillet 1944: dénoncés, six Résistants seront surpris par des soldats allemands et fusillés au village de Manéguy Coscodo. Il s'agissait de quatre agents de liaison,

héroïnes de l'armée de l'ombre : Anne-Marie Robic, alias Nénette, de Ploemeur; Marie-Anne Gourlay, alias Dédée, de Plouray; Marie-Joséphine Kervinio, alias Martine, de Guern; Anne-Marie Mathel, alias Jeanne, de Plouay; et de deux membres de l'État-major Francs-Tireurs et Partisans (FTP): Désiré Le Douaron, alias Alphonse, de La Croix-Villeneuve; Georges Borgne, alias Serge, de Keryado. Jean-Yves Nicolas a souligné avec force que «sans ces hommes et ces femmes, la France n'aurait pu retrouver sa dignité, nous resterons toujours leurs débiteurs, car ils se sont engagés pour relever notre pays; ils ont donné les meilleures années de leur jeunesse et, pour certains, ont été jusqu'au sacrifice suprême: souvenez-vous et restez vigilants».

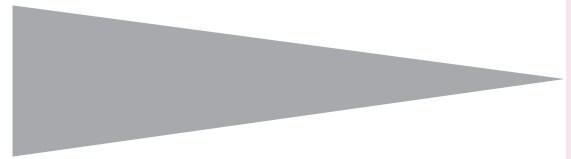
Une partie des porte-drapeaux lors de la cérémonie de Keryacunff à Bubry



Le Télégramme du 28 juillet 2012

CHARLES CARNAC

SUITE DU N°156



LE CAMP DE MALVOISIN EN PLOËRDUT ET LES PREMIERS PARACHUTAGES "MASSIFS" D'ARMES POUR LES FTP

Malgré l'évidence du danger, les F.T.P. furent contraints de stationner sur Le Croisty, Ploerdut, Lignol. Ils formèrent ce qui fut appelé le camp de Malvoisin, non loin du camp de Kérustène occupé par le bataillon « Libération », (F.F.I.) en étendant le plus possible leur dispositif, en le ramifiant au plus loin avec des observateurs dans tous les sens pour détecter toute approche

Roger Le Hyaric dans «Patriotes de Bretagne».

LES PARACHUTAGES ENTRE LE 17 ET LE 20 JUIN 1944

Selon Roger Le Roux, Le 16 juin, Le Hyaric traverse le département à bicyclette et se rend à Saint Marcel, ferme de La Nouette rencontrer Bourgoin chef des SAS pour demander des armes. Il obtient la promesse d'un parachutage qui s'effectue en effet à Kérusten dans la nuit du 17 au 18 ; comme cette opération avait déjà été demandée par Deplante pour le 5e bataillon des F.F.I., Le Coutaller et Le Hyaric partagent par moitié les armes reçues

VOICI LE RECIT DE ROGER LE HYARIC DANS SON LIVRE «PATRIOTES DE BRETAGNE» SUR CE PARTAGE DES ARMES ENTRE LE COMMUNISTE ET LE SOCIALISTE !

L'accord se fit vite : Le premier parachutage serait partagé moitié-moitié. les F.T.P. conserveraient alors entièrement le deuxième qui devait se dérouler la nuit suivante dans les mêmes conditions. Le village de Kérustène et les landes alentour assistèrent alors à cet étrange spectacle de deux ombres silencieuses se rendant de container en container, en retirant des objets insolites en chuchotant : « une pour toi, une pour moi », les passant à d'autres ombres qui se retiraient pour être immédiatement remplacées. Et allez donc reconnaître là-dedans laquelle est celle d'un futur ministre socialiste des Anciens Combattants (c'est à dire Le Coutaller, sous-secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants du gouvernement de Guy Mollet en 1956)

Dans le camp de Malvoisin, j'ai retrouvé les gars qui formaient mon détachement de Priziac-Berné, et notamment Mathurin Le Poder. Nous nous sommes regroupés à nouveau, sous le commandement de Jean Le Cabellec, me semble-t-il. Nous attendions les parachutages, car nous servir des armes, nous le savions tous, le meilleur tireur parmi nous étant, sans conteste, Emile Bichelot, ancien soldat. J'ai assisté à deux ou trois parachutages près du camp de Malvoisin, mais de dire les dates, impossible. J'ignorais également tout des tractations entre les chefs et je n'ai pas souvenir d'ailleurs d'avoir rencontré des gars du groupe Libération.

Lors des parachutages, je ne faisais pas partie d'une équipe qui «balisait» le terrain.

Mon équipe ramassait des containers et nous nous répartissions les armes.

Je me souviens que lors du premier parachutage, j'ai failli recevoir un container sur la tête, on entendait bien les avions passer, on voyait bien les parachutes descendre, mais la chute de celui-là m'a surpris. Nous ne nous attardions pas sur les lieux: une autre équipe s'occupait de «nettoyer» le terrain.

LE COMBAT DE COETCHUAN

En tout cas, après le deuxième parachutage de Kerusten, les allemands, encore stationnés à Guéméné avaient dû repérer les allées et venues des avions, et peut-être même les déplacements des maquisards. Nous apprîmes qu'une patrouille venant de Lignol approchait du camp et que d'autres patrouilles étaient au Croisty. La dispersion du camp est alors décidée. Pour notre compagnie, il s'agit de rejoindre les environs du bourg de Pers-

quen, plus précisément Grascouët, où un nouveau parachutage devrait nous permettre de compléter notre armement.

Je me souviens en effet, de notre arrivée, quelques jours plus tard, dans une ferme et d'y voir un parachutiste en train de nettoyer son colt. Nous commençons à récupérer des chargeurs, des munitions et aussi quelques biscuits et du chocolat quand le parachutiste se met à préparer des mèches. Il nous dit que les Allemands sont dans le secteur, qu'il est préférable de ne pas prendre d'armement lourd et qu'il a ordre de faire sauter le dépôt d'armes et de munitions. Nous n'avons pas traîné sur place. A peine éloignés d'un ou deux kilomètres nous avons entendu l'explosion.

Pendant les jours qui ont suivi, nous avions l'impression d'errer à l'aventure dans la campagne, nous cachant au mieux, ignorant où nous devions nous rendre. Nous nous en remettions au commandant de la compagnie qui, parfois, s'absentait du groupe, sans doute pour aller prendre des consignes. Cela a bien duré huit jours jusqu'à ce que nous parvenions, début juillet 1944, sur l'autre rive du Blavet, tout d'abord près de Saint-Barthelemy, puis un peu plus au Nord, entre Pluméliau et Saint Thuriau. Nous nous installons près d'un vieux moulin au lieu dit le Rhun. C'est peut-être à ce moment là que nous avons pu prendre un vrai repas, après avoir obtenu un veau avec un paysan.

Toujours est-il, qu'un midi, alors que nous étions cachés derrière un talus, nous avons vu débouler, à cheval, une trentaine de «cosques». Ils ignoraient non seulement notre présence, mais aussi que nous avions des fusils mitrailleurs. Je les revois tomber de leur cheval, les uns après les autres, et en dépit des années passées, je peux t'assurer,

**SEULS LES MORTS QUI SONT
NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS
POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES**

ami entends-tu...
journal de la Résistance bretonne

**CAHIER
CENTRAL**

LES MASSACRES DE PORT LOUIS

**LE JOURNAL OUEST-FRANCE DANS SON ÉDITION DU MARDI 22 MAI 1945
RAPPORTAIT LES FAITS SUIVANTS :**

«Les Autorités militaires ont découvert dans la vieille citadelle de Port-Louis un autre ossuaire qui contenait les restes de soixante neuf personnes, [la découverte du charnier aurait été faite le 18 mai , l'exhumation et l'identification des 69 cadavres de patriotes commençant le 19 mai. Six corps, dont un corps féminin, n'ont pu être identifiés. Un 70ème cadavre, de femme vraisemblablement, non identifié lui aussi, était découvert en 1995 à l'intérieur de la Citadelle].

La Citadelle étant complètement isolée de la ville, l'on n'a recueilli jusqu'à présent aucun témoignage des habitants concernant l'entrée au Fort des patriotes qui y furent assassinés.

Ont-ils été amenés par terre ou par mer au lieu de leur supplice ? A quelle date eurent lieu les exécutions ? [les premières exécutions auraient eu lieu le 9 mai, les dernières en juillet 1944]

Pour le moment, l'on sait seulement que des dizaines de cadavres complètement momifiés, gisent pêle-mêle au fond de fosses sur lesquelles les Allemands de la garnison avaient installé un stand de tir.

Un Tchèque et un Polonais, incorporés de force dans les compagnies disciplinaires allemandes, ont fourni le renseignement. Pour dégager les corps, il a fallu démolir des murs, puis creuser assez profondément, ce qui n'a pas demandé moins de deux jours de travail. [des prisonniers allemands ont dégagé les décombres à la pelle et mis à jour trois fosses qui se trouvaient à 1 m 50 de profondeur]

Est-il exact, comme on nous l'a dit, que les malheureuses victimes, parmi lesquelles il y aurait deux femmes, aient été précipitées vivantes dans les fosses et que leurs tortionnaires les aient tuées ensuite en tirant dans le tas, à la mitrailleuse ? Et pourquoi les Allemands avaient-ils dénommé le lieu tragique «La gare de Quimperlé» ?

Les Officiers, auteurs de ces crimes abominables seraient en tous cas identifiés. [Passeront en jugement le Général Düvert commandant la 265 ° division d'infanterie et le lieutenant Fuchs]

Samedi [19 mai 1944] , vers 18h30 les autorités civiles et militaires se sont rendues à Port-Louis, pour assister à l'exhumation. Etaient présents : MM. Le Gorgeu, Commissaire régional de la République; Onfroy, Préfet du Morbihan ; les Généraux Borgnis-Desbordes et Monne. L'absoute fut donnée par M. Le Chanoine Grill, Aumônier Divisionnaire.

Des officiers allemands [dont le Général Fahrmbacher, commandant de la " place forte " de Lorient] assistaient à l'exhumation.

Le Lieutenant Le Turner, du 5ème bureau, leur a montré ce " cruel témoignage de la barbarie allemande". Les soldats allemands qui procédaient au dégagement des corps ont ensuite recouvert les fosses de draps, de branches et d'herbes. Des cercueils ont été faits tant par les civils que par les soldats français pour recevoir les corps".

D'autres précisions ont, depuis, été

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

portées à la connaissance des familles et de la population. Ainsi, alors que le commissaire de police présent sur les lieux expliquait : « *Dans la partie des remparts, à droite de l'entrée de la citadelle, se trouve, en bordure de mer, un stand de tir, dont la toiture et une grande partie des murs se sont écroulés* », on sait aujourd'hui qu'en réalité les murs ont été délibérément dynamités par les Allemands « pour faire croire qu'une bombe était la cause de sa destruction » et tenter ainsi de dissimuler les massacres commis.

Selon le témoignage de l'ingénieur principal de la marine Jean Tisserand (Ouest- France du 18 juin 1988), qui avait assisté à l'exhumation : « *Les corps étaient recouverts de chaux, certains mutilés, avec des patates à la place des yeux. Ils étaient déjà dans un état de décomposition qui rendait les identifications difficiles. Certains avaient les mains attachées derrière avec du fil de fer. Ils ont été alignés le long du muret de la citadelle. C'est là que leurs parents, par la couleur des chaussures, par les revers de veston, par les dents, etc ... ont pu les identifier presque tous.* »

Ainsi, le corps du jeune Joseph Le Solliciec fût-il identifié par son père, grâce à ses chaussures et à son mouchoir portant ses initiales, celui d'Eugène Morvan fut reconnu par son frère grâce à ses cheveux et au pantalon de golf qu'il portait, celui de Marcel Gainche dit « Ben » à la taille des menottes qui enserraient ses poignets « d'hercule ». Parmi les patriotes identifiés, les deux plus jeunes avaient 18 ans, le plus âgé 49 ans, seuls 8 d'entre eux avaient 25 ans ou plus . Ainsi, avaient 18 ans : Jean Le Moulec, Lucien Perron; 19 ans : Yves Bogard, Noël Coget, Jean Commun, Joseph Cotonnec, Jean Deloffre, Jean Le Meste, Pierre Royant, Francis Trébuil; 20 ans : Jean Coré, Rémy Houarno,

Joseph Justum, Joseph Le Corre, Gabriel Le Goff, Mathurin Le Tutour, François Mahé , Pierre Morvan, Jean Nivoix, Georges Poulhalec; 21 ans : Pierre Baron, Jean Feuillet, Henri Gaillard, Jean Hascouet, Raymond Hello, Louis Le Bail, Alexandre Le Chenadec, Roger Le Cunff, Yves Le Jan, Joseph Le Solliciec, Joseph Riou; 22 ans: Alphonse Audo, Michel Coget, Fernand Evennou, Mathurin Guillo, André Kermabon, René Le Duigou, François Le Gallic, Joseph Le Gloannec, Louis-Jean Le Guiff, Georges Le Moëne, Louis Mahot, Eugène Morvan, Jean Nivoix, Bertrand Perennou, André Rouille; 23 ans : Henri Donias, Léon Launay, Jean Le Coz, Albert Lescouat, Jean Martin, Louis Maubé, Aimé Trébuil; 24 ans : Paul Bourlay, Marcel Gainche, François Henriot, Rémy Houarno, Roger Justum, Paul Le Bourlay, François Le Morlec, François Valy; 25 ans: Jérôme Fraboulet, André Mauvais, 27 ans: Joseph Lavolé; 28 ans : Joseph Le Trequesser; 34 ans : Jean Morlec; 36 ans : Jean Le Guiff; 40 ans : Pierre Herve; 49 ans : Emile Mazé.

Parmi les 6 fusillés anonymes se trouvait peut-être Joseph Le Meste , originaire de Le Faouët, âgé de 21 ans, arrêté le 29 mai 1944 à Pont Priant en Guiscriff, incarcéré à la prison du Bel Air, fusillé dans un lieu inconnu.

Jusqu'à cette sinistre découverte, les familles ignoraient tout du sort réservé à leur fils, époux, père.

Les généraux nazis et les soldats sous leurs ordres s'étaient ainsi, au mépris de la Convention de la Haye, parfaitement conformés aux ordres de leur Führer, inscrits dans le décret de décembre 1941 dit NN Nacht und Nebel "Nuit et Brouillard " expliqué comme suit par Himmler Reichführer, chef des SS, chef de la Gestapo , le 7 décembre 1941 :

“Après mûre réflexion, la volonté du

Führer est de modifier les mesures à l'encontre de ceux qui se sont rendus coupables de délits contre le Reich ou contre les forces allemandes dans les zones occupées. Notre Führer est d'avis qu'une condamnation au pénitencier ou aux travaux forcés à vie envoie un message de faiblesse. La seule force de dissuasion possible est soit la peine de mort , soit une mesure qui laissera la famille et le reste de la population dans l'incertitude quant au sort réservé au criminel. La déportation vers l'Allemagne remplira cette fonction.”

Instructions complétées à l'intention des états majors de la Wehrmacht par une lettre du Maréchal Keitel Chef du Haut Commandement allemand, dans ses directives du 23/07/1941 et du 16/09/1941 diffusées dans toutes les unités de l'Armée allemande à travers l'Europe occupée : *Les prisonniers disparaîtront sans laisser de trace et aucune information ne sera donnée sur leur lieu de détention ou sur leur sort.*

L'horrible méfait était si bien caché que, comme il l'expliquait dans son témoignage à Ouest-France paru le 8 mars 1947, le jeune Théodore Le Dortz, lui-même détenu à la citadelle de Port-Louis en mai-juin 1944 avec ses camarades Jean-Martin Aime, Francis Trébuil, Bertrand Pérennou, Jean Feuillet, Roger Le Cunff et le professeur Mazé ignorait, avant son propre départ pour la déportation, en juin 1944, que ceux-ci qu'il avait vu partir pour Vannes, croyait-il, avaient été en réalité fusillés, *“Un matin du début de juin, l'interprète est entré dans notre cellule, il énumère les noms de mes amis qui sortent l'un après l'autre; c'est le jugement. Ils ne sont pas rentrés de la journée et lorsqu'ils sont revenus vers sept heures, nous avons mangé en silence. Ce soir-là, la veillée a été triste. Pour la première fois, nous avons oublié nos projets et nos es-*



SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

poirs et nous arpentions le cachot en soupirant. Aimé avait le cafard, il venait d'avouer avoir eu un revolver dans les mains. Francis a pleuré un peu, il ne voulait à aucun prix être séparé de son frère.

Peu à peu, les bonnes paroles de Monsieur Mazé rétablirent le calme et je me rappelle encore qu'en souriant, il distribua à chacun sa peine. Il se donnait 10 ans de travaux forcés et gratifiait également [Jean] Martin de 10 ans puis venait Aimé [Trébuil], [Bertrand] Pérennou et [Roger] Le Cunff avec 5 ans; d'après lui Jean Feuillet et Francis [Trébuil] qui étaient hors de l'affaire devaient être déportés en Allemagne comme travailleurs.

Et tous attendirent dans cette espérance, sans un moment de défaillance, jusqu'au 9 juin. Le soir de ce jour, l'interprète appelle mes sept amis et leur demande de préparer leurs paquets pour le lendemain à quatre heures : ils vont partir pour Vannes.

La porte refermée, nous sommes si heureux, que si ce n'est la peur des gardes, nous aurions chanté. Oui, ils étaient heureux, moi aussi j'étais heureux de leur bonheur : c'est dans la souffrance que se forgent les meilleures amitiés. Et comme d'habitude nous avons veillé, nous avons veillé longtemps dans la nuit. Nous avons reparlé de nos projets, de nos familles.

Le lendemain 10 juin, vers cinq heures du matin, la sentinelle vient nous réveiller, il faudra partir dans cinq minutes. Tous levés, nous nous donnons le dernier baiser en répétant plusieurs fois : "A Locminé, à Noël" et ils partirent en deux groupes pour Vannes.

L'espoir fou de les revoir vivants était bien sûr partagé par leurs proches. Ainsi, Mme Trebuil, dont les deux fils Aimé et Francis avaient été arrêtés le 2 mai 1944 à l'intérieur même de son établissement, dans une salle de danse qui servait alors de dortoir pour les jeunes filles du Lycée

Dupuy de Lôme de Lorient, était à ce point convaincue de leur retour à la libération du pays, qu'apprenant la reddition de la poche de Lorient, elle projetait de faire un bal pour fêter l'événement.

Jusqu'en mai 1944, la citadelle de Port-Louis avait servi de prison pour les soldats allemands. C'est le Général Fahrmbacher commandant du 25e Corps d'Armée (état major à Pontivy) qui, le 27 avril 1944, donna l'ordre d'incarcérer les Résistants dans cette citadelle, comme le montre son instruction suivante portant la mention «*Ordre pour effet immédiat*»:

"Il est inadmissible qu'il y ait de nombreux terroristes insuffisamment gardés dans les prisons militaires des villes ouvertes de Quimper, Vannes, Saint-Brieuc, etc... En cas d'opération de guerre, ces groupes constituent dans des régions vides de troupes le plus grand danger dans le dos de nos troupes. Du fait des actions en cours, les attaques par surprise de terroristes et éléments douteux prennent une telle proportion que les maisons d'arrêt dont on disposait jusqu'à présent, ne suffisent absolument plus. Les difficultés de transport limitent dans la même proportion les possibilités d'évacuation vers l'arrière.

En conséquence, j'ordonne l'installation de centres de rassemblement dans le secteur de la 343e Division d'Infanterie à la citadelle de Brest, dans le secteur de la 265e Division d'Infanterie à Port-Louis, dans le secteur de la 275e Division d'Infanterie au Fort de Penthièvre où devront être logés les terroristes arrêtés au cours des interventions de la troupe, en accord avec le S.D. (Service de Sécurité ou Police Secrète), jusqu'à leur jugement ou leur évacuation... Le régiment de forteresse dirigera sur chacun de ces lieux un détachement de garde comprenant un sous-officier ancien et trois hommes de troupe qualifiés qui compteront à la garnison.

En cas de résistance, de fuite, etc...

on fera usage des armes sans ménagement."

En effet, depuis la fin 1943, nombreuses étaient les actions de «guérilla» menées par les partisans. Pour avoir combattu sur le front de l'Est, Wilhelm Fahrmbacher avait pu non seulement mesurer la détermination d'un peuple décidé à reconquérir sa liberté, mais surtout s'exercer aux pires méthodes de répression.

Rappelons quelques données de la carrière de ce militaire nazi, né 19 septembre 1888 à Zweibrücken, mort le 27 avril 1970 à Garmisch-Partenkirchen. Militaire de carrière depuis 1907, lieutenant le 7 mars 1910, général d'artillerie le 20 octobre 1940, Fahrmbacher a servi dans l'armée de terre (Heer) au sein de la Wehrmacht pendant toute la Seconde guerre mondiale, occupant les fonctions suivantes dans la hiérarchie de l'Armée de terre: de Août 1938 au 25 octobre 1940, Commandant de la 5ème Division d'infanterie, il a participé à l'annexion des Sudètes et à l'invasion de la France. Du 25 octobre 1940 au 8 janvier 1942, Commandant du XXV Armeekorps, il a participé à l'opération Barbarossa contre l'Union soviétique, et plus particulièrement aux batailles de Bia Ystok-Minsk, de Smolensk (1941), de Moscou. Du 1er mai 1942 au 10 juin 1944, commandant du XXV de l'Armeekorps en Bretagne; du 10 juin 1944 au 16 juin 1944, il assura l'intérim sur le front de Normandie après la mort du commandant du LXXXIV de l'Armeekorps, du 16 juin 1944 au 10 mai 1945, commandant du XXV de l'Armeekorps et commandant de la place forte de Lorient, à partir depuis le 3 août 1944 jusqu'au 7 mai 1945.

Sa totale adhésion aux buts de la guerre d'extermination menée en Union Soviétique lui valut de recevoir la médaille du Front de l'Est.

Les massacres de prisonniers de guerre par des soldats de la Wehrmacht commencèrent lors de la cam-



SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

pagne de septembre 1939 en Pologne. Il existe de nombreux cas où des soldats polonais furent tués après avoir été capturés, comme par exemple à Sladow où 250 prisonniers de guerre furent abattus ou noyés, à Ciepielów où environ 300 prisonniers furent tués et à Zambrow où 200 autres prisonniers de guerre furent tués.

De même, la Wehrmacht eut un rôle actif dans les crimes de guerre en Union Soviétique. La Wehrmacht émis, relaya et appliqua les instructions donnant l'impunité aux troupes pour toute action criminelle contre les prisonniers de guerre et les population civiles. Elle collabora avec les Einsatzgruppen pour l'extermination des populations juives ou la répression des partisans.

Ainsi dès 1941, un ordre relatif aux commissaires politiques de l'Armée rouge, rédigé par le haut commandement de la Wehrmacht à la demande d'Hitler et distribué aux commandants d'unités, ordonnait aux troupes d'invasion de ne pas se soumettre aux lois internationales, alors pourtant que l'Allemagne avait ratifié en 1929 la troisième Convention de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre.

L'ordre désignait la guerre contre l'Union Soviétique comme «une guerre entre deux idéologies, pas entre deux Etats ». Il prévoyait la liquidation immédiate des commissaires politiques de l'Armée rouge et la liquidation ultérieure des soldats soviétiques identifiés comme «imprégnés ou représentants actifs de l'idéologie bolchevique». Cet ordre prévoyait enfin l'exécution des Juifs capturés par les unités régulières de l'armée.

Alors que les camps de prisonniers créés par la Wehrmacht pour les soldats capturés sur le front de l'Ouest satisfaisaient généralement aux mesures prescrites par les accords internationaux, les prisonniers originaires de Pologne et d'URSS étaient empri-

sonnés sous les pires conditions. En décembre 1941, plus de 2,4 millions de soldats de l'Armée Rouge avaient été faits prisonniers. Enfermés, puis délibérément affamés et laissés sans soins médicaux contre les maladies ou le froid, on estime que plus de 2 millions d'entre eux moururent la première année de la guerre contre l'Allemagne.

Les massacres des partisans qui commençaient à agir derrière la ligne de front furent tout aussi impitoyables, découlant de la sinistre équation : « tout partisan est un Juif, tout Juif est un partisan ».

Par exemple, le dimanche 26 octobre 1941, à Minsk, huit hommes et quatre femmes furent pendus en public, en quatre lieux différents. La ville était alors sous le commandement militaire de la 707ème division d'infanterie. Les suppliciés portaient des pancartes autour du cou où l'on pouvait lire, en allemand et en russe «*Nous sommes des partisans et nous avons tiré sur des soldats allemands*». Or, ces hommes et ces femmes n'avaient participé à aucun acte de guérilla. Appartenant à un groupe de résistance local, ils fournissaient aux soldats de l'armée, prisonniers dans l'hôpital de la ville, des faux passeports et des vêtements civils afin de les aider à s'évader vers les lignes de front. Aussi lorsque Fahrmbacher s'exclamait devant le général Rommel, qui vint courant avril 1944, inspecter, à la demande d'Hitler, le Mur de l'Atlantique, «*les actes de sabotage et les agressions contre les soldats prennent une forme pouvant se comparer avec la situation régnant en Russie : aucun train n'est arrivé à Brest depuis 8 jours et la gendarmerie de campagne et le SD ne sont pas à la hauteur de leur tâche* », il y a peu de doute à nourrir sur la manière dont ce complice conscient des nazis a demandé à «ses» soldats, à ceux lancés dans la traque des partisans comme à ceux chargés de les juger, d'être à la hau-

teur de leur tâche.

Nul doute non plus sur le fait qu'il reçût, pour ce faire l'entière, collaboration du général Walter Duvert (né le 02 octobre 1893 à Görlitz, mort le 04 février 1972 à Düsseldorf), commandant de la 265 division d'infanterie du 1er juin 1943 au 28 juillet 1944, dont la carrière était analogue à la sienne : ce dernier avait lui aussi servi au sein de l'armée de terre en Russie, et reçu également la Médaille du Front de l'Est, le 15 août 1942.

A partir de mai 1944, une section spéciale du Tribunal de la Feldkommandantur est créée à Rennes pour connaître des affaires de résistance.

Dans le Morbihan, le tribunal de la Feldkommandantur qui n'avait plus prononcé de condamnations à mort depuis 1942 en prononce à nouveau dès février 1944 et l'abondance des affaires à juger provoque la création de deux tribunaux spéciaux qui siègent l'un à Port-Louis dès le début de mai, l'autre à Penthièvre quelques jours plus tard.

Le tribunal de Port-Louis prononcera 69 condamnations à mort. Selon le journal Ouest-France, le lieutenant Waldeck, qui avait reçu l'ordre de siéger à ce tribunal qui condamnait les accusés sans les entendre, aurait choisi de se donner la mort.

Selon l'historien Jean-Claude Catherine : «*Les exécutions se passaient vers 5 heures du matin. Le peloton de soldats était aux ordres du sous-lieutenant Hermann Fuchs, 30 ans, qui commandait la compagnie disciplinaire de la citadelle. Celui-ci était sous l'autorité du général Walter Düvert qui, en tant que chef de la 265ème division d'infanterie basée en Bretagne-Sud, s'impliquait directement dans l'activité de la citadelle, interdisant les échanges de lettres et de colis entre les prisonniers et leurs familles ainsi que la présence d'un aumônier pour assister les fusillés.*

Les victimes, dont beaucoup avaient les pieds et mains entravés de fil de



SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

fer et les yeux bandés, étaient abattues au bord de la fosse et recevaient le coup de grâce d'une rafale de mitraillette. »

Et le 19 mai 1945, le Général Fahrmbacher, simulant un hoquet de dégoût devant le charnier de Port-Louis que l'officier américain le contraignait à regarder, avait osé prétendre qu'il ignorait tout du sort de tous ces Résistants, lui qui avait donné l'ordre de les incarcérer dans cette citadelle ! C'est avec ce régime de terreur et de mort pour des millions d'êtres humains, que Philippe Pétain va chercher à imposer aux Français de collaborer pendant toutes les années de guerre.

Ainsi, concernant plus particulièrement le début de cette année 1944, voici la circulaire adressée le 24 mars 1944 par l'Etat Français, ministère de l'Intérieur, Secrétariat général au maintien de l'ordre et délégué en zone nord du Secrétaire général au maintien de l'ordre pour, en parfaite symbiose avec l'armée allemande organiser la traque aux refractaires au STO, dont le recrutement est nécessaire pour les plans hitlériens de guerre totale : à MM. les Préfets régionaux et Préfets départementaux,

Afin de permettre la détection des hommes de 18 à 45 ans tombant sous le coup des textes relatifs au travail obligatoire, je vous demande de bien vouloir trouver ci-joint quelques directives qui feront l'objet de la présente circulaire [suivent dix directives dont notamment les suivantes].

- Rafles dans les lieux publics et établissements de plaisir aux jours et heures de travail

Ces rafles devront s'opérer au moyen d'une vérification d'identité. Tous les hommes âgés de 18 à 45 ans inclus, c'est-à-dire nés entre 1899 et 1926 seront présumés suspects ou dirigés sur un centre de triage.

Toutefois, une commission de pré-vérification devra fonctionner aux

abords de l'établissement visité afin de relâcher immédiatement les fonctionnaires, les agents de la S.N.C.F. et des services publics et concédés, les médecins et les pharmaciens.

Toutes les autres personnes y compris celles portant des papiers de l'O.T. (1) (après accord préalable avec les Autorités allemandes locales) seront également dirigées sur le centre de triage.

...Je n'ai pas besoin de souligner qu'il vous appartiendra d'adapter aux nécessités locales les dispositions du présent texte, qui n'est qu'un ensemble de directives dont vous vous inspirerez en visant à atteindre les buts suivants :

1°) Rapidité des opérations en entourant les préparatifs d'une discrétion absolue;

2°) Organisation impeccable d'afin d'assurer

a- un hébergement correct (salle chauffée si la température est rigoureuse),

b- une nourriture suffisante.

Enfin il est nécessaire de ne pas perdre de vue que ces mesures impopulaires en elles-mêmes ne doivent pas attirer de critiques sur la façon dont elles sont prises et sur la manière dont les opérations sont menées.

Je vous recommande spécialement d'édicter sur le territoire de votre ressort des mesures de contrôle de moins grande envergure mais fréquemment répétées dans les boîtes de nuit, les bars, au départ des gares (surtout le lendemain des grandes opérations) et sur les artères de pénétration des villes. Elles devront être menées strictement et les hommes de 18 à 45 ans suspectés de ne pas être en situation régulière devront être immédiatement dirigés sur un centre de triage, examinés séance tenante par une commission d'affectation et rapidement mis en route sur leur nouvelle destination (Allemagne ou Todt).

Vous voudrez bien demander aux

Autorités d'occupation le concours de quelques représentants de la police allemande afin de vérifier les papiers présentés par des ressortissants allemands ou des ressortissants de pays protégés par l'Allemagne.

Je vous serais obligé de bien vouloir me tenir informé du résultat de vos diligences dans l'exécution des dispositions susvisées.

Le Délégué en zone nord du Secrétaire général au maintien de l'ordre

Fournir de la "main d'oeuvre" aux nazis et lancer ses propres forces répressives, notamment les Groupes Mobiles de Répression (G.M.R) contre les Résistants, voilà ce à quoi renvoyaient les menaces que Pétain lançait à tous les Français dans son discours du 28 avril 1944: «*Français, quiconque parmi vous, fonctionnaire, militaire ou simple citoyen participe aux groupes de résistance, compromet l'avenir du pays. Il est de votre intérêt de garder une attitude correcte et loyale envers les troupes d'occupation*». Dès son arrivée en Bretagne, le commandant des G.M.R, l'Intendant régional de police Tosello-Bancal est prié de se mettre en relation avec le colonel Heinz en place à Locminé pour déterminer les moyens de mise en oeuvre des consignes suivantes : «*remettre immédiatement à la Feldgendarmerie les personnes arrêtées; communiquer immédiatement à la Feldkommandantur les noms des personnes dont les cartes d'identité sont falsifiées et garder en lieu sûr toute personne arrêtée*».

En mai 1944, le Morbihan dispose à lui seul, pour le maintien de l'ordre, de trois sections de GMR, trois pelotons de gendarmerie, trois équipes d'inspecteurs de la police de sûreté et de trois équipes de service des Renseignements généraux. Tous sont dirigés sur Gourin, Plouay et Pontivy.

De plus, le 20 mai 1944, 160 militaires arrivent en Bretagne sous les or-



SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

dres de Di Costanzo, commandant la 2e unité de marche. Or, tant les militaires que les dirigeants et les membres des Groupes mobiles de répression dont certains se vantaient de vouloir tuer tous les Français qu'ils trouveraient dans les maquis ne pouvaient ignorer les tortures qui attendaient les Résistants dans les geôles de Locminé où, depuis le 15 avril 1944, à l'école publique de filles, un détachement du SD, antenne de la Gestapo, renforcée de quelques membres de la Bezen Perrot (aux ordres de Célestin Lainé), s'était installé.

Rappelons la description de la "prison" de Locminé faite par le Docteur Devau dans son "rapport" publié en octobre 1944 [trois pièces dans l'école] servaient de cellules. Basses de plafond, aucune des trois pièces ne présente d'ouverture directe (fenêtre ou lucarne) donnant sur l'extérieur. Elles ne reçoivent aucune lumière du jour. Les portes sont très lourdes, épaisses de 30 cm et ferment hermétiquement. L'une des portes fait communiquer deux de ces pièces, les deux autres donnant dans un petit couloir.

Selon le témoignage d'un rescapé recueilli par Charles Floquet, voici comment se déroulait un interrogatoire "ordinaire" :

«Après la déclaration d'identité, on vous entravait les poignets, vous receviez quelques coups de poing et de cravache sur la figure. On vous mettait un mouchoir dans la bouche, ensuite un bâillon immonde dessus. Ce bâillon traînait sous les pieds. On vous faisait vous accroupir, les mains entravées prenant les genoux, puis on vous passait une barre de fer entre les genoux et les coudes, pour vous empêcher de vous relever. Alors la séance commençait, qui durait un quart d'heure ordinairement; Deux, trois, quatre hommes, armés de matraques en bois ou en caoutchouc, frappaient en cadence la partie du corps qui se présentait le mieux». Souvenons-nous

que la plupart des jeunes gens fusillés à Port-Louis ont tout d'abord été torturés à Locminé.

Rappelons maintenant ce que nous savons des circonstances de leur engagement dans la Résistance et des conditions de leur arrestation.

Après l'attaque du maquis de Poulmain, le 10 février 1944, par des Géorgiens encadrés par des officiers allemands, attaque au cours de laquelle furent massacrés le jeune Henrio, âgé de 15 ans, Alphonse Bouler, Emile Le Labourier et Georges Lestehan, (ces deux derniers, attachés à un arbre et torturés à mort), la traque aux maquisards se généralisait. Les rescapés de ce maquis qui avait été organisé par Maurice Dervieux et Pierre Ferrand de Cohors-Asturies et du Service national maquis, se repliaient vers Rimaison en Bieuzy-Les-Eaux.

Ainsi, le 11 avril 1944, Roger Le Cunff, 21 ans originaire de Pontivy, agent de liaison entre le nouveau maquis en formation et le commandant Muller de L'ORA, était arrêté à Plumelin, alors qu'il s'appropriait à ravitailler ses camarades notamment en tabac.

A ce même groupe «Service national maquis» qui avait pour but d'accueillir des réfractaires au STO, de les regrouper, de leur fournir de l'argent et des vêtements, appartenait Emile Mazé, (né le 14 décembre 1894 à Moëlan, célibataire), agrégé de mathématiques. Il enseignait au Lycée Dupuy-de-Lôme à Lorient dans les classes préparatoires aux grandes écoles : Saint-Cyr, Navale, Math-Sup. Ses élèves le surnommaient " Jésus", sans doute pour son apparence, mais sûrement aussi pour sa grande générosité.

Lorsqu'en 1943, le lycée avait été transféré à Guéméné-Sur-Scorff, la salle de danse des époux Trébuil, servant de dortoir pour les pensionnaires filles du lycée, Emile Maze avait formé autour de lui un groupe de jeunes

Résistants.

Or, le 30 avril 1944, sur route la de Guéméné à Langoëlan, sept hommes tirent sur une voiture allemande dans laquelle deux passagers sont atteints.

La réaction allemande est rapide . Les troupes cantonnées à Guéméné encerclent le lendemain le maquis de Plouray-Mellionec où se trouvent 34 hommes dont seulement 8 armés. Si, le 2 mai, les maquisards parviennent à se dégager, à l'exception de Jacques Tack qui est arrêté à Paule et fusillé sur place, ce même 2 mai vers 6h30 du matin, à Guéméné, les Allemands cernent les maisons où demeurent les hommes qu'ils recherchent, étant probablement renseignés par une de leurs amies dont les Résistants ont brûlé la voiture.

Beaucoup de jeunes échappent à l'arrestation en s'allongeant sur les toits et parviendront à se replier sur le camp de Vence en Mellionec. En revanche, pour s'être découvert trop tôt, Jean Martin, membre de l'Armée secrète, est arrêté.

Le même sort attend ses trois camarades, Jean Feuillet et les frères Trébuil. Ces derniers, tous deux étudiants, ne sont là que pour quelques jours. Ils se sont cachés sous les lits du dortoir des filles, mais les Allemands qui fouillent la maison menacent de fusiller leur père. Leur soeur affolée pousse un grand cri: ils se rendent.

Sont arrêtés également Georges Poulhalec, 20 ans; Gabriel Le Goff, 20 ans; Pierre Royant, 19 ans; Bertrand Perennou, 22 ans; Pierre Herve, 40 ans et André Mauvais, 25 ans.

Quant à Emile Mazé, parti dans sa famille à Douarnenez, il est arrêté, le 4 mai, dans la chambre qu'il occupe à l'hôtel des voyageurs. Selon certains membres de son groupe, bien qu'informé des événements de la nuit du 2 mai 1944 au cours de laquelle quatre de ses élèves avaient été interpellés, il aurait tenu à partager le sort de ceux qui l'avaient suivi dans la Résistance.

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

Jugeant sa responsabilité supérieure, espérant aussi que son arrestation, comme chef local du Groupe national maquis, atténuerait les peines infligées aux jeunes gens.

Tous ces Résistants seront tout d'abord détenus et torturés à Locminé puis transférés à Port Louis pour être fusillés le 10 juin 1944, sort que connurent également Louis Maube, 23 ans, Jérôme Fraboulet, 25 ans, Mathurin Guillo, 22 ans Rémy Houarno, 20 ans, originaires de Cléguerec, arrêtés le 30 avril 1944 .

Voici comment Théodore Le Dortz, détenu avec eux à la citadelle de Port-Louis , décrivait leurs conditions de vie: «*Sans doute voudriez-vous savoir comment se faisaient les entrées à la Citadelle? C'était horrible. Une soixantaine de soldats s'alignaient sur deux rangs depuis le portail du jardinet jusqu'à l'entrée des cellules. Les prisonniers passaient entre ces brutes qui leur donnaient chacun un coup de crosse de fusil. J'ai vu une de ces brutes casser sa crosse de fusil sur la tête d'un camarade. Puis après avoir reçu encore une bonne correction dans le cachot, ils restaient là une journée et quelquefois plus, sans manger. Les patriotes blessés dans les combats ne recevaient aucun soin et ils restaient plusieurs semaines avec des balles dans les mains et dans les cuisses.*

La nourriture ne s'est jamais améliorée au contraire, elle diminuait et devenait de plus en plus infecte. Combien de fois nous avons reçu du pain immangeable, un morceau de moisissure plutôt, qui nous collait aux mains. Nous mourrions de faim, si bien que lorsque nous sortions pour la corvée d'eau, nous remplissions nos poches de pelures de pommes de terre que nous trouvions sur un tas d'ordures ; mais les Allemands qui s'en étaient aperçus, choisissaient pour cette corvée ceux qui n'avaient rien à se reprocher et nous, les terro-

ristes comme ils nous appelaient, nous étions contraints de chercher les grains dans la paille.

De temps en temps aussi, les gardiens rentraient dans les cachots, ils voulaient notre argent, tous, nous étions fouillés. Malheur à celui qui ne voulait pas le remettre, il était impi-toyablement bourré de coups de crosses et de coups de cravaches. Lors d'une de ces opérations, nous avons aperçu le plus mauvais de nos gardiens sortir d'une cellule avec un portefeuille qu'il a caché plus tard dans le jardinet. Combien de fois avons-nous aussi entendu nos camarades des autres cellules crier, hurler plutôt pendant plusieurs heures sous les coups de ces sauvages. Nous, dans les cellules à côté, nous serrions les poings en attendant notre tour de correction. C'était long, c'était atroce... Je dois vous dire que la matraque qui servait aux soldats à Port-Louis était un tuyau de caoutchouc d'une cinquantaine de centimètres enroulé de fils de fer barbelés.

Dans la même période, les rafles allaient aussi frapper les groupes de F.T.P.

Dans la nuit du 4 au 5 avril, André Rouillé, 22 ans; Alphonse Audo, 23 ans; Marcel Gainche, originaires de Naizin, membres des FTP recrutés par Léon Lamour courant 1943, ont participé à une action de sabotage contre un observatoire de Silfiac. Le 13 avril 1944, ils sont arrêtés à Cléguerec avec six autres maquisards du « groupe Bara » alors qu'ils se rendaient de Kerfourn à Naizin auprès de l'état major du Comité militaire régional des FTP.

Informés de cette arrestation et présumant que leurs camarades allaient être transportés à la prison de Pontivy, Jean Kesler alias Commandant «Jim» (né à Hennebont le 04 octobre 1921) et Maurice Devillers alias Commandant «Michel», tous deux membres du Comité militaire régional

depuis octobre 1943, décidaient d'organiser rapidement une embuscade dans les virages de Silfiac pour arrêter tous les véhicules ennemis qui se dirigeraient vers le nord.

Entre 13h et 14h, les FTP. attaquent trois camions. L'intensité du combat conduit les F.T.P à appeler à la rescousse l'Armée secrète dirigée dans le secteur par le gendarme Miles, passé depuis huit jours dans le maquis. Celui-ci n'hésite pas à faire aller chercher des armes cachées dans un caveau au cimetière de Moustoir-Ac et les hommes disponibles de la compagnie de Locminé se portent à l'aide des FTP. Au cours de l'engagement, un soldat allemand est blessé et la Résistance morbihannaise fait ses premiers prisonniers. L'un d'eux est tchèque, il est relâché, l'autre est emmené par les FTP. qui défilent en armes dans Pluméliau avant de se disperser.

Toutefois, bien que les FTP. ne soient pas parvenus à délivrer leurs camarades, les Allemands savent maintenant que les mouvements de résistance ne sont pas des groupuscules isolés mais qu'ils peuvent engager des actions d'une certaine envergure et trouver au besoin des renforts dans la population des alentours.

Aussi est-il décidé de multiplier les patrouilles constituées principalement de troupes de cavaliers, les Russes de l'armée de Vlassov, et d'envoyer des troupes cantonner à Naizin.

Aussi, dès le 14 avril 1944, Jean Kesler alias «Jim» et Maurice Devillers alias «Michel» estiment-ils préférable de quitter Naizin et de déplacer armes, munitions, dynamite et archives du côté de Locmaria en Quistinic.

Vers dix heures, ce jour là, au cours du deuxième voyage, à proximité de la digue de retenue de l'étang de la Boulaye en Pluméliau, leur traction avant Citroën se trouve, à un détour de la route en présence de soldats allemands qui cheminent dans les fossés

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

de chaque côté de la chaussée. Le combat ne dure qu'un instant : tenant le volant d'une main, son revolver de l'autre, « Jim » tire à gauche tandis que « Michel » décharge sa mitrailleuse à droite. Leur voiture avec leurs corps criblés de balles va tomber dans le fossé.

L'enterrement des deux hommes qui rassemblent à Pluméliau plus d'un millier de personnes renforce la détermination répressive des nazis, ce d'autant plus que le 15 avril, deux soldats allemands en poste sur un mirador dans le bois de Loge-Picot en Quistinic sont abattus, que le même jour, deux motocyclistes sont attaqués sur la route de Bubry à Melrand, et qu'enfin le 25 avril 1944, à Inguiniel, les Allemands découvrent les cadavres de deux Waffen S.S. dans un champ, près de la route de Guéméné, à environ 3 km du bourg.

Ce même 25 avril, une rafle dans le bourg de Silfiac conduit à l'arrestation de cinq hommes dont Yves Bogard, 19 ans; Paul Le Bourlay, 24 ans; fusillés à Port-Louis.

Le 27 avril 1944, une rafle à Pluméliau et Moustoir-Remungol cette fois, se solde encore par de nombreuses arrestations. La plupart ne seront pas maintenues mais Mathurin Le Tutour, alias Lieutenant Victor, 20 ans qui vient d'entrer au Comité militaire régional des FTP, Eugène Morvan, 22 ans, de Pluméliau, ainsi que le commandant de la compagnie Poulmarch, Henri Donias alias Capitaine Georges, 22 ans de Moustoir-Remungol, sont arrêtés.

Voici le récit de notre ami Léon Quiléré dans « Ami entends-tu » n° 127, interpellé avec ses camarades ce jour là:

Ce 27 avril, le bourg est cerné. Dès cinq heures du matin, les S.S ... avaient fouillé toutes les maisons pour trouver les hommes qui y habitaient. Puis, lorsque le nombre atteignait 8-10, les soldats, mitrailleuse en main, les

guidaient à l'école des soeurs, route de Remungol où nous étions parkés dans la cour, des hommes seulement, nous étions 150, peut-être 200.

Il y avait des jeunes de 16 à 22 ans. Ils s'appelaient Eugène, Henri, Mathurin, André, Jean et Louis. Il y avait aussi le recteur Joachim Dréanic. Il y avait aussi le directeur de l'école publique Monsieur Joseph Ropert, grand blessé de la guerre 14/18 et d'autres jeunes et moins jeunes.

....

Puis, encadré par quatre officiers et sous-officiers, arrive Henri Donias le chef de notre Compagnie Poulmarch, nom d'un des fusillés de Châteaubriant, les mains menottées dans le dos. Il a été arrêté chez ses parents à Moustoir Remungol. Il est en veste et culotte de cheval-bas-sabots de bois. Parmi nous c'est l'effondrement.

Arrive ensuite, Mathurin Le Tutour, il vient d'être nommé adjoint au responsable départemental aux effectifs, il a 20 ans. [Alors commence un appel dans la cour par un S.S.] qui cherche plus particulièrement : Onno, Culaud, Doré, Gallic, Le Touze, dit Gaston, Cravier, Jégado ou Hémon... tous membres du groupe F.T.P., [dénoncés sans aucun doute].

Vers les 14 heures, sans boire ni manger, c'est le départ en camionnette pour les suspects, dans un camion rouge à bestiaux pour les autres, direction Locminé, siège du S.D. Gestapo.

Arrivé à la hauteur de Keranevet d'où on voit le beau clocher de Pluméliau, Eugène Morvan aura cette parole rapportée par Monsieur Ropert «Je me demande combien d'entre nous le reverrons».

Le 28 avril, les ratisages s'étendent à la forêt de Lanouée, une dizaine de jeunes gens sont encore arrêtés, qui s'évaderont plus tard de Groix ou seront libérés à Vannes par l'arrivée des Américains. Seul Jean Commun, originaire de Paris, après avoir été in-

terné à Locminé et à Penthièvre, sera fusillé à Port-Louis vraisemblablement le 19 mai comme ses camarades Eugène Morvan, Mathurin Le Tutour et Henri Donias.

Originaires eux aussi de Pluméliau, Roger, 24 ans, et Joseph Justum, 20 ans, sont arrêtés le 8 juin 1944 à Kerdrean et "disparaissent": leurs corps seront découverts dans une des fosses sous le stand de tir.

Le 1er mai 1944, à Lanvenegen, des manifestants portant des drapeaux rouges et des drapeaux tricolores défilent dans le bourg et dans les villages alentour en chantant l'hymne national et l'Internationale.

Les 6 et 7 mai, une rafle à Noyal-Pontivy entraîne l'arrestation de Jean Le Moulec, 18 ans, Joseph Le Corre, 20 ans, Noël Coget, 19 ans, Michel Coget, 22 ans, Pierre Baron, 21 ans, réfugié de Groix F.T.P. de la « compagnie Lamy ».

Ce dernier jeune homme, de la classe 43, avait décidé de quitter son île natale pour échapper au STO. Une fois sur le continent, pour ne pas mettre sa famille en danger, il ne donna pas son adresse à sa famille. Sa soeur Christiane apprend toutefois qu'il résiderait dans le bourg de Noyal -Pontivy, où il avait été hébergé par ses amis les frères Coget. Elle vient voir son frère mais quand elle arrive, ce 7 mai dans le bourg, c'est pour le voir passer devant elle, escorté par des Allemands en arme.

Fin juillet 1944, les parents du jeune homme recevaient une lettre de la Mère supérieure du couvent de Kermaria pour leur demander de venir chercher du linge appartenant à leur fils. Quand cette personne remet le linge à une cousine de Pierre, elle l'informe qu'elle pense que ce dernier est détenu dans la prison de Locminé. C'est par l'intermédiaire d'un ouvrier de l'arsenal que la famille apprendra l'incarcération dans la citadelle de Port

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

Louis du jeune homme. Quand deux de ses cousines veulent lui rendre visite, elles sont repoussées par la sentinelle de la guérite, aux cris de "Raus, terrorist".

C'est seulement en mai 1945, que les époux Baron apprendront la mort de leur fils: ils ne pourront reconnaître leur corps de leur enfant que grâce à quelques-uns de ses vêtements.

Le 8 mai, les Allemands procèdent à une rafle à Lanvenegen, qui aboutira dans les semaines suivantes aux arrestations, manifestation ciblées, de Fernand Evennou, 22 ans; Jean Le-Meste, 19 ans; Georges Le Moëne, 22 ans; Louis Mahot, 22 ans, André Mauvaix, 25 ans; Jean Morlec, 34 ans; Lucien Perron; 18 ans, Georges Poulhalec; 20 ans, Joseph Riou, 21 ans.

Les autres groupes de maquisards cherchent à s'éloigner du secteur. Ainsi, le groupe de FTP de Scaër quitte la forêt de Coat-Loc'h pour s'installer à la ferme Lopers en Querrien. Dans la nuit du 8 au 9 mai, les maquisards se déplacent à nouveau mais ils sont repérés à la sortie du bois de Carros-Combout. Lors de la traversée de la route de Quimperlé, les Allemands ouvrent le feu.

Trois maquisards, Jean Le Guiff, 36 ans, sous-lieutenant dans le bataillon Louis d'Or, André Kermabon et Jean Hascoat sont arrêtés et incarcérés à Port-Louis, fusillés vraisemblablement le 10 juin 1944 comme Jean Core, 20 ans et Jean Le Coz originaires de Scaër.

Le 21 mai à 4h30, le village de Kerbregenne en Plumelin est cerné par les Allemands.

Quatre des FTP du «groupe Casanova», groupe qui cantonne depuis une quinzaine de jours sous une bâche de ferme dans un bois voisin, sont couchés dans le grenier de Mme Offredo, femme de prisonnier de guerre. En effet, le chef de groupe,

Léon Launay, 23 ans, étant tombé de bicyclette, n'a pu marcher jusqu'au bois, la veille au soir, et ces trois camarades Henri Gaillard, 21 ans, Gabriel Le Goff et Ange Horel tous trois de Pontivy ont voulu rester avec lui.

Les Allemands fouillent la ferme et les découvrent. Ange Horel, qui veut se défendre, est abattu sur place. Léon Launay, Henri Gaillard et Gabriel Le Goff sont arrêtés ainsi que la fermière et sa servante. Un cinquième, Adrien Gouzerh, blessé hors de la ferme, mourra six mois plus tard à l'hôpital d'Auray.

Les trois autres jeunes gens incarcérés à Port-Louis, condamnés à mort pour sabotage de voies ferrées, seront fusillés, vraisemblablement le 10 juin 1944. La fermière, condamnée à seize mois de prison, sera déportée. La servante sera emprisonnée à Groix et libérée le 17 novembre 1944.

Dans la nuit du 22 au 23 mai, à 3h du matin, les Allemands interviennent au bourg de Querrien et au village de Kemone. Les hommes sont rassemblés à l'école Saint-Joseph et, pour certains d'entre eux, à la prison du Bel-Air à Quimperlé. Parmi eux, François Henriot, 24 ans; René Le Duigou, 22 ans et François Le Gallic, 22 ans.

Le 29 mai, lundi de la Pentecôte, lors de la traditionnelle fête à Sainte Anne-des-Bois en Berné, les Allemands arrêtent de nombreux jeunes gens dont Joseph Le Sollic, 21 ans. Relâché quelques jours plus tard, Joseph est à nouveau arrêté chez lui, incarcéré à Quimperlé puis fusillé à Port-Louis vraisemblablement le même jour que Joseph Lavolé, 27ans, originaire, lui aussi, de Meslan.

Le 9 juin 1944, les Allemands encerclent le camp de Kerfur, entre Berné et Priziac. Pierre Royant, originaire de Lorient, qui était réfugié à Guiscriff et avait rejoint, la veille, le camp des ma-

quisards, est capturé. Son corps sera découvert parmi les 69 victimes, comme ceux de Jean Nivoix, originaire de Saint Thuriau, 20 ans; Albert Lescoat, 23 ans; Jean Le Trequesser, 28 ans; Raymond Hello, 21ans; Joseph Le Gloannec, 22 ans; Joseph Cotonec, 19ans; François Vally, 23 ans, originaires de Plouay, Louis Jean Le Guiff, 22 ans; Pierre Morvan, originaires de Guiscriff, Alexandre Le Chenadec, 21 ans, originaire d'Hennebont, Louis Le Bail, 20 ans, originaire de Gouarec, Yves Le Jan, 21 ans, et François Mahé originaires de Quimperlé, jeunes Résistants dont nous ignorons dans quelles circonstances ils ont été arrêtés.

LE PROCÈS :

D'abord instruite à partir de 1948 par le tribunal militaire français de Rennes, l'affaire de Port-Louis est transférée à celui de Paris.

Le 9 février 1951, soit près de six ans après la découverte des faits, un jugement définitif est rendu qui plonge les familles dans l'amertume. La qualification « crime de guerre » n'est pas retenue et les peines sont modérées : le lieutenant Fuchs, chef du peloton d'exécution, est condamné à deux ans d'emprisonnement mais n'effectue pas sa peine car il bénéficie de la loi d'amnistie du 16 août 1947, tandis qu'un autre lieutenant, qui a procédé à des interrogatoires, se voit acquitté et qu'un adjudant, poursuivi pour coups et blessures volontaires, est condamné à cinq ans par contumace (il s'est évadé en mai 1948)...

Quant aux généraux Farhmbacher et Düvert, ils ont également échappé à une sanction à la mesure de leur responsabilité. Si Wilhelm Fahrmbacher remis par les Américains aux autorités françaises après la reddition de la poche de Lorient a été emprisonné jusqu'en 1950, Düvert, dont pourtant un rapport d'enquête du 17 novembre

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

1947 des policiers français avait montré «le rôle clé» dans la mise en oeuvre des exécutions sommaires, indépendamment de tout jugement, a réussi à échapper aux policiers français, et a vécu en Allemagne jusqu'à sa mort, sous sa véritable identité.

Le juge qui voulait l'entendre a dû se contenter d'une déclaration écrite transmise par la justice allemande, dans laquelle ce criminel n'hésitait pas

à se prétendre que «comme soldat membre de la Wehrmacht», il avait gardé «le blason de son armée immaculé».

(1) organisation TODT qui en décembre 1943, réclamait aux autorités de Bretagne la mise à disposition de 1 750 personnes supplémentaires : seuls quelques jeunes Bretons répondirent à leurs convocations .

Les mentions [] sont de la rédaction, les indications sur les noms, âges, actions, lieux d'arrestation, les éléments d'analyse ont été relevés notamment dans les ouvrages suivants: «Jours d'épreuve dans le Morbihan» (édition octobre 1944) du Docteur Devau; «Le Morbihan en guerre» (édition de 1978) de Roger Leroux; «1939-1945 en Centre Bretagne» Tome 3 de l'Association «Mémoire Locminé au cours des siècles». «Les Maquisards chez nous en 1944» de René Le Guénic. «Les crimes de la Wehrmacht» de Wolfram Wette.

Post Scriptum: si vous avez des précisions à apporter sur les prénoms, âge, métier des patriotes mentionnés dans cet article, nous vous saurions gré de nous les transmettre. Si vous relevez des erreurs et inexactitudes accordez-nous votre indulgence mais n'hésitez à nous adresser vos corrections:Anacr56@orange.fr

LE MASSACRE DE KERGOËT EN LANGOËLAN LE 1ER JUILLET 1944

COURANT JUIN 1944, LA SECTION DE FFI DE LANGOËLAN-MELLIONNEC DIRIGÉE PAR FRANÇOIS LE GUYADER, COMPOSÉE D'UNE VINGTAINÉ D'HOMMES, A INSTALLÉ LEUR CAMP NON LOIN DE LA FERME DES ÉPOUX LE PADELLEC, SUR LA COLLINE BOISÉE DU VILLAGE DE KERGOËT.

Toutefois, les patrouilles incessantes des «cosaques» dans la région, avaient incité François Le Guyader à rechercher un autre camp avec l'aide de son épouse, Joséphine agent de liaison. Celle-ci venait d'informer les maquisards que ses recherches avaient abouti.

Le départ de Kergoët était décidé mais la pluie qui s'abattait sur la région, ce jour-là, avait conduit à en différer pour quelques heures la réalisation.

Mais les Allemands qui avaient eu connaissance de la présence des maquisards commencent à encercler le village voisin de Cauraden, et sous la menace et les coups, contraignent un jeune commis de ferme âgé de 14 ans, Louis Le Gargasson, à les guider vers la ferme des Le Padellec.

Fort heureusement, un des villageois de Cauraden, Germain Guilloux est parvenu avant les Allemands au camp des maquisards pour les avertir du danger .

Les maquisards ont le temps de se préparer au combat. François Le Guyader, après avoir demandé à son épouse d'aller chercher du renfort auprès d'autres groupes de partisans, prend la tête d'une patrouille .

Joséphine Le Guyader réussit à faire informer des maquisards FFI cantonnés près du Cosquer en Ploërdut, parmi lesquels se trouve le sergent parachutiste Fernand Bonis originaire de la Haute-Loire ainsi que des FTP de la 3ème compagnie du Bataillon FTP du Capitaine Alexandre (Desiré Le Trohère), cantonnée à quelques kilomètres de là et ceux-ci se portent au secours de leurs camarades.

Au cours des premiers combats, François Le Guyader est fait prisonnier, Jean Le Gouar est tué.

Vers 18h30, la section de Guéméné, attaquant l'ennemi, permet aux hommes encerclés de se sauver, mais, trop exposée, doit à son tour son salut aux FTP qui les protègent de

leurs F.M. et de leurs mitraillettes. Quand, à 19h30, l'ennemi reçoit des renforts et commence à tirer au mortier, les FFI et FTP se retirent, les premiers ont perdu trois tués et un prisonnier, les seconds un tué et un prisonnier.

Le sergent parachutiste Bonis a aussi été capturé. Il a été blessé par une grenade et est ramené à la ferme. Alors qu'il descendait du grenier par l'échelle, François Pimpec de Mellionnec a été atteint par les balles.

Joseph Le Padellec qui avait refusé de dire qu'il hébergeait des patriotes, est sauvagement frappé, traîné par des soldats puis abattu.

Un soldat russe voulait tuer également Mme Le Padellec, mais là, les Allemands s'y opposent. Ces derniers la conduisent ainsi que les enfants d'abord dans un hangar et ensuite au village de Cauraden.

Les soldats ennemis mettent le feu à la ferme et y jettent Joseph Le Padellec ainsi que les corps de Jean Le

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

Gouar et de François Pimpec deux FFlet de Fernand Bonis qui, selon les témoignages recueillis par Roger Le Roux, serait toujours vivant. Plus de trente soldats russes et allemands ont été mis hors de combat.

Le lundi 3 juillet, M. Le Bail fossoyeur à Langoëlan se risque jusqu'à Kergoët. Dans une partie des bâtiments ravagés par l'incendie, il découvre dans la cuisine quatre cadavres calcinés.

Quant aux prisonniers, les Allemands ayant également arrêté en représailles les jeunes Louis et Joseph Le Gargasson et Joseph-Marie Guilloux, ils sont conduits à la prison du Faouët.

Avant d'être séparé de ces jeunes gens, François Le Guyader a le temps de remettre sa montre à Louis Le Gargasson, en lui disant, selon le témoignage recueilli par René Le Guennic:

«Tu la porteras à ma femme, toi tu t'en sortiras mais pas moi !».

François Le Guyader a dû mourir sous la torture. Quand son cadavre a été extrait de la fosse de Landordu où il avait été transporté le 6 juillet 1944, le bras droit était quasiment arraché, tous les doigts sectionnés, un oeil sorti de son orbite. Toutes les dents lui avaient été arrachées et il portait sur tout le corps des marques faites aux fer rouge !

Katherine Le Port,
pour «Les massacres de Port-Louis» et
«Le massacre de Kergoët
en Langoëlan, le 1er juillet 1944».

LE 7 JUILLET 2012, LA FAMILLE LE PADELLEC TÉMOIGNE

**C'EST TOUJOURS AVEC LA MÊME GRANDE ÉMOTION QUE L'ON SE RETROUVE DANS
CE VILLAGE. QUAND ON PARLE DE LANGOËLAN, NOUS, C'EST KERGOËT QUE L'ON VOIT. VOILÀ 68 ANS...**

«Aujourd'hui, nous ne sommes plus que trois, seuls témoins de cette tragédie. Nous avons l'âge de nos petits-enfants, qui à leur tour, nous posent des questions et voudraient comprendre.

Ce combat a fait 45 à 50 morts, dont 35 Allemands et de nombreux blessés, sans compter les prisonniers. Il a suffi d'une demi-journée pour ce carnage. Imaginez le spectacle pour de tout jeunes enfants que nous étions...

Pour certains c'était fini, pour nous ça ne faisait que commencer; surtout pour maman. Dans sa grande douleur, elle s'est battue avec des démarches sans fin, et quatre jeunes enfants de moins de 10 ans. Pour avoir droit à un dommage de guerre, on ne lui donne d'autre choix que de reprendre une exploitation agricole.

Elle nous a protégés, élevés, éduqués

seule et complètement démunie. Nous ne l'avons que rarement vu sourire... ni pleurer d'ailleurs... un «devoir de mère»... et nous l'en remercions beaucoup.

S'il y a des personnes qui croient qu'elle a eu des aides, on aimerait bien les rencontrer pour leur expliquer ce qu'a été notre vie.

A l'origine de ce drame : une vingtaine de Résistants, que l'on appelait couramment « patriotes », avaient élu domicile chez nous dans une petite maison à côté: ce qui nous a mis en grand danger. Et c'est suite à une dénonciation que ce 1er juillet 1944, débarquent sous la pluie, 3 allemands qui viennent en éclaireurs, suivis d'un très grand nombre de soldats : environ 300.

Nous sommes tous à ce moment-là dans la maison : Papa, 39 ans, Maman,

SEULS LES MORTS QUI SONT NOMMÉS NE SONT PAS PERDUS POUR LA MÉMOIRE DES PEUPLES

37 ans. Lili, 9 ans, absent ce jour-là et qui nous a quitté en 1994, mais toujours représenté ici par sa femme et sa fille Laurence.

Denise avait 8 ans, Jean 5 ans et moi 3 ans.

En notre présence, papa est arrêté. Pieds et poings liés dans le dos, il est traîné dans la cour. Là, les Allemands le frappent avec ce qu'ils ont sous la main: bâtons, crosses de fusils. Une torture comme ils savaient très bien le faire, pour finir par le fusiller. Denise, en traversant la cour en est témoin. Les dernières images dont Jean se souvient : papa prend sa veste, son portefeuille : il était prêt... mais pas à ce qui l'attendait...et il les a vu le traîner.

Moi je n'avais que 3 ans. Avec maman, on est poussées dans la grange au fond de la cour, pour attendre notre tour...

Quand ils ont eu fini leur besogne, nous sommes conduits (bien escortés...) chez la famille Quidu dans le village voisin. En arrivant, ils ont jeté Jean sur le foyer où il y avait du feu, ils ont essayé de m'arracher des bras de maman pour lui faire subir le même sort. Et c'est à ce moment-là qu'un officier allemand entre et leur ordonne d'arrêter et de s'en aller.

Monsieur Noël Le Bris, employé à la ferme, est contraint d'assister au massacre de papa. C'est lui qui a transporté les cadavres des Allemands dans une charrette ainsi que les blessés. Il a ensuite conduit les animaux dans une cour à Ploërdut.

C'est en partie ce que nous avons vécu ici ce 1er juillet, et je vous assure que ce n'est pas une histoire imagi-

naire. C'est gravé en nous, mais pas en lettres d'or. Et depuis, nous vivons avec ces images, pourquoi, et cette colère.

Je laisse le soin aux anciens Résistants de décrire ce qu'ils ont vécu aux alentours.

Nous leur rendons un grand hommage pour avoir contribué à nous rendre notre pays libre.

Nous avons aussi une pensée émue pour M. Aimé Boëdec, membre fidèle et actif, qui vient de nous quitter dernièrement.

Nous ne voulons ni gloire ni honneur, nous ne prétendons pas avoir des droits sur ce lieu, mais nous avons des devoirs, dont celui de le faire respecter.

Nous souhaiterions à l'avenir être consultés pour la date et le déroulement de la cérémonie afin que nos enfants et petits-enfants (surtout ceux qui sont loin) puissent se libérer à temps pour se joindre à nous.

Merci à Mme Le Maire et la municipalité pour l'entretien du lieu et l'organisation de cette journée. Un grand merci au nouveau propriétaire de la maison pour nous avoir ouvert ses portes en 2010 : moment intense et fort en émotion. Merci à vous tous de votre fidèle soutien et de votre présence ici aujourd'hui. Et enfin, un merci tout particulier à Monsieur Le Nay pour sa présence, son soutien, et son aide au niveau des démarches administratives, et ce, depuis de nombreuses années.»

**Chantal Le Padellec,
Jean Le Padellec, Lili Le Padellec
et Denise Bichelot.**



Le monument commémorant les combats de Kergoët

Retrouvez l'Anacr du Morbihan sur son site internet

lesamisdelaresistancedumorbihan.com

CHARLES CARNAC

qu'aujourd'hui encore, j'ai le sentiment que justice a été faite, après les massacres de civils qu'avaient commis ces cavaliers ou leurs semblables. Bien sûr, nous ne sommes pas allés vérifier si nos assaillants étaient tous morts. Nous savions bien que d'autres patrouilles allemandes n'allaient pas tarder à arriver. Nous commençons à décrocher du secteur.

Mais un de nos camarades s'aperçoit alors qu'il a oublié des papiers à l'intérieur du Moulin. Lucien Chalme et moi revenons vers le moulin dans lequel se trouve toujours François Hémon resté attendre le retour de son agent de liaison, Henri Lancelot. Nous récupérons les documents et nous nous replions une seconde fois, au moment où survient un nouveau groupe de cosaques. Je suis convaincu que c'est pour détourner l'attention sur lui et protéger notre fuite que François Hémon a commencé à tirer. Lui et Henri

Lancelot seront tués. C'est toujours une souffrance pour moi.

Pour ce qu'il m'en souvient, ce n'est donc pas lors de la bataille de Coëtchuan, mais un peu plus tard, alors que nous attendions un parachutage, que nous avons, à nouveau, été encerclés par les Allemands et pour que pour nous enfuir, j'ai été amené, étant le plus grand du groupe, à aider plusieurs camarades, dont Mathurin, à traverser un ruisseau en crue.

Il est vrai, en tout cas, qu'à ce moment là, vers la mi-juillet, nous avons alors été séparés de la troisième compagnie de FTP, nous retrouvant avec Emile Bichelot à Berné. Nous allons intégrer, fin juillet, le bataillon FFI commandé par Le Coutaller. Je te raconterai cela une prochaine fois.

**Récit de Charles CARNAC
recueilli, courant mars 2012,
par Katherine Le Port.**

*Un groupe de Résistants autour
d'une belle pièce d'artillerie*



MATHURIN LÉ PODER SUITE DU N°156

**EN SEPTEMBRE 1944, LE 10ÈME BATAILLON COMMANDÉ PAR
LE COUTALLER EST DIRIGÉ SUR LE FRONT DE LORIENT AUTOUR DE SAINTE HÉLÈNE...**

Mon groupe, commandé par le lieutenant Landrau, doit s'installer dans une prairie non loin d'un bois de sapin, située à environ 200 mètres du bourg. Sur la même ligne de front, à partir de la route allant sur Merlevenez, il y avait un groupe du Faouët, le groupe commandé par Lagane, notre groupe et enfin le groupe commandé par Le Sollic. Avec moi, se trouvaient notamment mes copains de Berné, Mathurin Eveno, Louis Guéguen, Raymond Le Gouadec, Joseph Le Parc, François et Ludovic Méchec, et trois Résistants réfugiés à Berné, Jérôme Hervé de Lorient, Pierrot Mauvais de Lanester et Nicolas Déduier de Brest. Ce dernier,

le plus âgé d'entre nous, puisqu'il devait avoir 45 ans, était un ancien de la marine: son expérience et ses qualités de tireur d'élite forçaient notre admiration et nous rassuraient.

Car autant t'avouer qu'en m'installant dans notre nouveau campement, j'ai été pour le moins surpris par la médiocrité des moyens de défense mis en place. En effet, dans la partie de la prairie qui nous était dévolue, les jeunes combattants présents avant notre arrivée avaient installé une grande toile de tente pour servir de dortoir. Tout près ils avaient creusé une petite tranchée de 70 cm environ pour placer le fusil mitrailleur. Mais en réalité, rien

MATHURIN LE PODER

ne protégeait la tente, pas un talus, alors qu'une petite prairie nous séparait d'un bois de sapin. Cette tente constituait donc une cible idéale.

Dès la première nuit que j'ai passée sur place, je m'aperçus de la précarité de notre position, ce d'autant plus que dans la nuit des tirs venant on ne sait d'où, et qui donnaient lieu à des ripostes allant on ne sait vers qui, renforçaient l'impression de totale improvisation. La nuit portant conseil, et n'ayant nullement envie de mourir d'une balle perdue, je me dis qu'il faut creuser de vrais abris. Je me décide à aller voir un cultivateur du coin. Comme je parle breton et que je suis ouvrier agricole, le contact se fait vite. J'obtiens sans difficulté de ce brave homme les outils nécessaires, pelles, pioche, hache et le fameux "pen mar".

Il s'agit d'un outil qui servait à faire des mottes de terre pour couvrir les tas de betteraves dans le vieux temps ! Le vieux temps, façon de parler, disons avant la grande guerre, les mottes de terre placées sur les betteraves recouvertes de fougères permettant de conserver celles-ci et de les protéger du gel. Moi, je voulais me protéger des tirs ennemis !

Il ne me reste plus qu'à creuser. En fait, j'ai réussi à convaincre deux de mes camarades, Nicolas Déduier et Jérôme Hervé de creuser cet abri avec moi. Comme le sol n'est pas très dur, à trois, nous avons vite fait de creuser un trou pouvant contenir deux personnes. Reste à le couvrir pour parfaire la «cache». Le bois de sapin tout proche nous fournit la matière première utile, et ce fut un jeu de couper des troncs à la bonne longueur, de les tailler, de les placer par rangs superposés sur le dessus de l'abri et de recouvrir le tout de deux rangées de mottes de terre, la plus basse l'herbe tournée vers le sol, la plus haute, l'herbe tournée vers le ciel. Tous les autres camarades qui avaient commencé à nous regarder d'un air go-

guenard, se retenant manifestement de nous traiter de pauvres trouillards, surtout quand nous nous sommes appliqués à préparer de belles mottes avec le fameux «pen mar», n'en revenaient pas du résultat obtenu.

Notre abri était si bien fait qu'il était invisible à partir du bois voisin. Nous avons donc construit un deuxième abri pour Nicolas, et perfectionné l'installation en creusant une tranchée qui permettait de se déplacer d'un abri à l'autre sans être vu. A partir de ce moment, tous les copains ont cessé de se foutre de nous, et chacun s'est mis à creuser son abri. Tant et si bien qu'au bout de quelques jours, nous avons un véritable camp «souterrain» relié par des tranchées.

Nous avons donc passé quelques nuits au calme. D'autant plus, qu'avec des gars de la section du Capitaine Laganne qui cantonnaient non loin de



La vie quotidienne dans le maquis

notre terrain, nous avons formé un groupe de patrouille composé de six ou sept hommes, dont moi, muni du fusil mitrailleur. Ne me demande pas qui nous avait donné l'ordre de faire des patrouilles! Je ne pourrais que te répondre : personne ! C'était une idée de nos amis lorientais, que nous avons trouvée excellente, et fait partager à tout le groupe que nous aver-tissions de nos sorties.

Toujours est-il que le 11 septembre, le matin de bonne heure, nous nous préparions à sortir pour faire notre patrouille, lorsque Joseph Sollic, chef de groupe, arrive en courant et nous

crie «ne bougez pas, ils sont là». Ils, ça ne peut être que les Boches. Et chacun de se planquer dans son trou. Nous n'en menions pas large avec l'armement dont nous disposions. Chacun, comme moi j'imagine, devait se dire : «combien de temps on va pouvoir tenir»! En tout cas, j'avais moi, le fusil mitrailleur, et comme les Allemands ne pouvaient venir que du bois, je me suis mis à raser le talus, convaincu qu'ils devaient se trouver par là, même si je n'en voyais aucun. Quand un homme s'est mis à hurler dans le bois, j'y suis allé d'un chargeur complet... et il s'est tu ! C'était peut-être l'officier ? Je t'avoue aujourd'hui que je n'en menais pas large, sachant que plusieurs d'entre nous n'avaient guère d'entraînement au combat. Mais personne n'a flanché. Nous avons tous tenu le coup.

A un moment, en attendant la riposte des Allemands, je me suis souvenu que ma patronne, Mme Cunff, quand j'étais allé la voir avant de partir pour le front, m'avait offert une bouteille d'eau de vie pour me soutenir le moral et lutter contre le froid. Je me suis dit que le moment était venu de prendre un peu de remontant. La bouteille était miraculeusement intacte dans ma musette. J'en bois une bonne rasade, en offre une à Jérôme qui ne se fait pas prier. Quand Nicolas arrive, je lui dis : «tiens, prends donc un coup de cidre, Nicolas». A la première gorgée, il a failli s'étrangler, et je l'entends encore crier «mais non de dieu, c'est de la gniolle». A la seconde gorgée, cela allait mieux. Cette gniolle à Sainte Hélène, des années plus tard, c'était encore un sujet de plaisanterie entre nous.

Nous n'avons pas subi d'autres attaques ce jour-là, et, tous sains et saufs, nous avons réussi à nous reposer sur Nostang, puis sur Landevant où nous avons logé dans les écuries d'un château sur de la paille fraîche. Pour te donner mon sentiment sur cette bataille, j'en ai souvent entendu

MATHURIN LE PODER

parler comme d'une attaque victorieuse des Allemands qui avaient repris Sainte Hélène. En tous cas, je peux te dire, que moi, comme tous ceux de mon groupe, nous étions fiers de notre combat, fiers d'avoir tenus pendant six heures devant les Alle-

mands qui avaient dû espérer nous voir décamper au premier coup de fusil. Peu après, j'ai bénéficié d'une permission. Mais je suis tombé malade, et n'ai pas participé à d'autres combats avant la Libération à laquelle je pense néanmoins avoir contribué

du mieux que je pouvais.

Récit de Mathurin Le Poder, Combattant Volontaire de la Résistance, recueilli par Katherine Le Port, courant août 2012.

COMITÉ DE LORIENT CÉRÉMONIE DE KERFANY LE 29 JUILLET 2012

Chaque année, nous sommes fidièles. Chaque année, nous avons rendez-vous.

Rendez-vous avec l'horreur. Car ici, nous saluons tous les ans avec ferveur le dévouement et la jeunesse sauvagement sacrifiée de 21 martyrs. Ils ont été les victimes de la cruauté nazie, une cruauté sans but car la défaite était proche pour les Allemands. Mais il faut croire que les donneurs d'ordre de la boucherie, qui survint au cœur de l'été, avaient choisi d'ajouter la défaite morale à la défaite militaire.

Chaque année, nous avons rendez-vous.

Rendez-vous avec l'honneur. Car ici, nous nous souvenons que ces martyrs avaient pour unique crime de croire en leur pays et en la Liberté. Ils ne voulaient pas courber l'échine. Ils refusaient de pactiser avec l'ennemi, de subir son joug, ou pire, de le faire subir à leurs frères et à leurs sœurs par une lâche collaboration. Ils sont morts pour la France et leur sacrifice nous inspire respect et grandeur.

Chaque année nous avons rendez-vous et je vous remercie, autorités civiles et militaires, associations patriotiques, familles endeuillées, membres du conseil municipal, simples citoyens, d'honorer une fois encore la mémoire de ces héros.

Cette année marque le 68ème anniversaire de la mort des fusillés de Kerfany. Mais cette commémoration s'inscrit aussi dans le cadre du 50ème anniversaire de l'amitié franco-allemande.

En effet, le 8 juillet 1962, le Général De Gaulle et Konrad Adenauer se rencontrent à Reims. De leurs échanges naîtra le traité d'amitié franco-allemand, le traité de l'Elysée, qui sera signé le 22 janvier 1963.

Cette amitié sera longtemps le ferment de l'Europe et doit l'être encore dans les périodes troubles que nous traversons. Réunis le 8 juillet 2012, le Président Hollande et la Chancelière Merkel ont décidé de commémorer largement le cinquantième anniversaire de ce traité.

Pourquoi en parler aujourd'hui ? Parce que l'horreur ne doit pas nous faire oublier que le nazisme et les crimes d'Hitler ne sont pas les crimes de toute l'Allemagne. Le Général De Gaulle avait compris cette vérité et la nécessité, par-delà les blessures, de bâtir une amitié solide et durable entre nos peuples. Konrad Adenauer avait été démis de toutes ses fonctions à l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Il fut emprisonné par les nazis et il fut l'un de ceux qui, au long de ces années noires, veilla sur la conscience de l'Allemagne. Il disait que l'histoire est le total des choses qui auraient pu ne pas être faites. En négatif, il pensait à

la guerre, à la haine, au racisme, à l'antisémitisme, mais il pensait aussi en positif à ce que l'histoire pouvait produire : la paix, la concorde, la fraternité, l'humanité en marche.

N'oublions jamais l'horreur qui a rougi cette falaise de Kerfany. N'oublions jamais l'honneur de ces martyrs. Construisons toujours, sur le socle de nos mémoires, un avenir de paix, de fraternité et de justice.

Nicolas Morvan,
maire de Moëlan sur mer



Nicolas Morvan,
pendant son intervention à Kerfany

FORT DE PENTHIÈVRE, LE 14 MAI 1945 LA DÉCOUVERTE DES MARTYRS

Les barbares devaient si bien cacher leurs victimes qu'il nous fallût trois jours de recherches pour découvrir les corps de ces victimes de la barbarie nazie. Grâce à l'aide du gardien civil du fort, qui est en possession de tous les plans des souterrains, on découvre un souterrain dont l'entrée a été murée, cela paraît anormal. Que renferme ce souterrain ? C'est probablement là que reposent les corps de ces pauvres martyrs de la Résistance. Le souterrain se trouve dans le premier mur d'enceinte du fort ; il fut commencé à creuser par le génie français, puis abandonné. Les Allemands ont commencé à le creuser pour mieux cacher leurs crimes.

Les travaux de fouilles commencent, effectués par des prisonniers allemands. Le mur d'entrée démolé, nous tombons en présence d'un second à environ trois mètres du premier, exactement à la même profondeur où s'était terminé le travail du génie français. Ensuite, six mètres cubes de terre, puis un troisième mur fait de pierres empilées sans être maçonné. Le mur abattu, quelle affreuse vision ; là gisent pêle-mêle, les corps de ces victimes : de la barbarie hitlérienne. Combien sont-ils ? Pour le moment, on ne peut les dénombrer. Sur une longueur d'au moins vingt mètres, on aperçoit des cadavres les uns contre les uns contre les autres sur la largeur du souterrain et par endroit les uns par-dessus les autres.

Le premier cadavre que l'on aperçoit à gauche en entrant c'est celui d'un jeune paysan, en sabot de bois avec de la paille à l'intérieur. Qu'avait-il fait ? victime d'une dénonciation, probablement de la part de « collabos ».

Le jeune homme fut sans doute enlevé lorsqu'il travaillait au champ, peut-être sans voir sa famille avant de partir

et qui depuis est sans nouvelles. Quelles atroces douleurs lorsqu'ils vont apprendre son triste sort.

Tous ces cadavres sont méconnaissables, leurs corps sont en pleine décomposition. Une forte odeur de chlore, nous suffoque lorsqu'on entre dans cette caverne funèbre. Leur identification sera certainement difficile, le seul moyen de les reconnaître, ce sont leurs vêtements et chaussures.

Quelles atrocités ont-ils pu endurer avant de rendre leur dernier soupir ? Dieu seul le sait. D'après certains renseignements, ils ont été passés à la salle de torture puis enfermés dans le souterrain et abattus à la mitrailleuse. Certains n'ayant pas été tués, grièvement blessés, pour empêcher leurs hurlements de douleur, ils les ont achevés à coups de révolver, des douilles retrouvées dans le souterrain en donnent la preuve. Leur triste besogne accomplie, ils ont bouché le souterrain, croyant faire disparaître à jamais, derrière cet amas de pierres et de terre, les corps de ces pauvres martyrs de la Résistance, qui gravaient sur les murs de leur prison, quelque temps avant de mourir : « *A ma mère, j'ai 18 ans, c'est dur de mourir à mon âge, mais je meurs en bon Français* ». « *Je dois être fusillé, c'est fini, mais je ne regrette rien, j'ai fait mon devoir* ».

Le 15 mai, les fouilles continuent. D'après les renseignements que l'on nous a fournis, il y a eu trois séries de fusillades, à des dates différentes. Il est fort probable que l'on découvre d'autres cadavres.

Le 16 mai, les travaux de déblayage des cadavres commencent en présence des autorités civiles et militaires, du service d'identification, de la Croix rouge française et allemande, d'une délégation de l'armée américaine et de

**LE 11 MAI,
LENDEMAIN DE
NOTRE ARRIVÉE
AU FORT
DE PENTHIÈVRE,
NOUS COMMENÇONS
DES FOUILLES
POUR
RECHERCHER
LES CORPS
DES PATRIOTES,
QUI Y ONT ÉTÉ
ENFERMÉS ET
N'EN SONT JAMAIS
RESSORTIS.**

Morbihan

l'aumônier de notre régiment. De nombreux journalistes et photographes sont aussi présents.

Le travail est exécuté par des prisonniers allemands, sous le commandement d'un médecin-chef français et d'un lieutenant de notre compagnie. Cinquante-deux cadavres sont retirés de cette caverne. Tous ont les mains liées derrière le dos, avec du fil de cuivre, un autre fil avec nœud coulant leur passe autour du cou et est relié aux mains. Quelles atroces douleurs ont-ils pu endurer avant de mourir ? Lorsqu'ils faisaient le moindre mouvement avec les mains, le fil passé autour du cou se serrait de plus en plus et les étranglait.

A l'entrée du souterrain, une garde

d'honneur présente les armes, à la sortie de chaque cadavre, puis chaque corps est transporté, accompagné d'une sentinelle dans une salle à l'intérieur du fort. Là, des médecins tâchent d'identifier les corps, travail très difficile vu l'état d'entière décomposition dans lequel ils se trouvent. Les travaux de déblayage se terminent le soir à sept heures.

Trois autres corps sont encore découverts, enterrés à l'entrée de la presqu'île, près des anciennes lignes allemandes. Ils ont été fusillés sur l'ordre du lieutenant Séhouligne, commandant les premières lignes allemandes, lieu-dit le Bège. Ce lieutenant est prisonnier avec nous au fort. C'est lui-même que l'on a obligé

à accomplir les travaux d'exhumation de ces trois corps.-

Les 17 et 18 mai, les travaux d'identification continuent, plusieurs familles de ces victimes viennent reconnaître un frère, un père, un mari ou un fils.

Le 19 mai, les cinquante-deux cercueils quittent le fort de Penthièvre, pour St Pierre Quiberon, où se déroule la cérémonie funèbre. Ensuite, les corps qui ont pu être identifiés sont remis à leurs familles et inhumés dans leurs pays. Ceux qui n'ont pu être identifiés dont on n'a pas pu retrouver la famille, sont inhumés au cimetière de St Pierre Quiberon.

Penthièvre, le 19 mai 1945

Récit fait par un témoin.

FORT DE PENTHIÈVRE, LE 14 MAI 1945 LA DÉCOUVERTE DES MARTYRS

CHAQUE ANNÉE, NOUS NOUS RETROUVONS EN CES LIEUX AFIN D'HONORER CES HOMMES, POUR LA PLUPART MORBIHANNAIS ET DE LOCMINÉ, ARRÊTÉS PAR L'OCCUPANT DE L'ÉPOQUE, ASSASSINÉS ENTRE LE 12 ET LE 13 JUILLET 1944 PUIS EMMURÉS DANS UN SOUTERRAIN DU FORT.

Dimanche dernier 8 juillet, à Reims, le Président de la République, François Hollande et la Chancelière allemande Angela Merkel ont célébré le cinquantième anniversaire de la rencontre historique entre Konrad Adenauer et Charles de Gaulle.

La Chancelière, reconnaissant les blessures profondes laissées dans la mémoire des Français par deux guerres mondiales, a mis l'accent sur l'amitié franco-allemande. Le Président Français quant à lui, a rendu hommage aux deux visionnaires, qu'étaient Konrad Adenauer et Charles de Gaulle et exprimé sa gratitude à leur égard.

Avec cette rencontre, symbole d'une réconciliation capitale pour une Europe toujours en construction, l'espoir est plus grand encore pour que nos enfants et petits-enfants ne connaissent pas ce qu'ont vécu nos parents,

nos proches, ce qu'ont vécu toutes ces familles endeuillées.

Que ceux que nous honorons aujourd'hui soient remerciés, ainsi que les anciens combattants présents parmi nous. Ils ont permis, avec toutes celles et ceux qui ont donné leur vie et qui ont souffert de ces moments si cruels, que soit scellée une amitié qui pouvait être difficilement concevable il y a 67 ans, lors de la signature de la capitulation de l'Allemagne le 8 mai 1945.

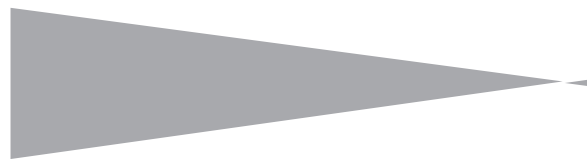
C'est en mai 1945 que furent découverts les 59 corps des Martyrs de Penthièvre. Si soixante-sept années nous séparent de ces moments tragiques, notre devoir de mémoire reste intact et il ne peut que se perpétuer.

Geneviève Marchand
mairie de St Pierre-Quiberon



Au Fort de Penthièvre, le dépôt des gerbes.

FINISTÈRE



A JACOB MENDRÈS

**PUPILLE DE LA NATION
RÉSISTANT, LIEUTENANT FFI-FTPF BREST, 2ÈME BATAILLON STALINGRAD
ETAT-MAJOR FFI QUIMPER
FONDATEUR ET PRÉSIDENT D'HONNEUR DU COMITÉ ANACR DU FINISTÈRE
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU COMITÉ ANACR SUD-CORNOUAILLE
PARRAIN DU PÔLE JEAN MOULIN**

**NOUS RAPPELONS LE SOUVENIR DE SES CAMARADES RÉSISTANTS, CHARLES DE BORTOLI, PIERRE CORRE
LE GROUPE DES « DIX-NEUF BRESTOIS » FUSILLÉS EN 1942- 1943
TOUTE SA VIE IL PORTA HAUT LEUR MÉMOIRE
ET LES VALEURS DE LA RÉSISTANCE.**

Jacob,

Le temps est venu de prendre la mesure de cette longue vie, de cette traversée du XX ième siècle, marqué par la tragédie des deux guerres mondiales.

Tu es né le 20 novembre 1916 à l'Arbre du Chapon à Saint-Evarzec. Tu n'as pas connu longtemps tes parents, mais ils t'ont donné un bon départ dans la vie.

Ton père, Jacob Mendrès, père de six enfants, est mobilisé. Il est maréchal ferrant et la première guerre mondiale est une dévoreuse d'hommes et de chevaux.

Il meurt « pour la France » en 1918, laissant une veuve et six enfants pupilles de la nation.

Ta mère, Jeanne-Marie meurt peu après. De chagrin.

A 4 ans et demi, tu es orphelin de père et de mère. Courageusement tes cinq soeurs aînées- Marie, Catherine, Jeanne, Marguerite, Joséphine- prennent la suite et le petit garçon de C'habon, le paotred C'habon, est élevé dans sa famille. Je crois que ces jeunes filles, malgré les deuils, - on est en Cornouaille- aimaient le rire et la bonne humeur.

Tu quittes l'école, trop tôt, avant tes 12 ans, craignant d'être une charge pour elles. Tu travailles quelque temps dans une ferme et l'on admire déjà ta force et ta haute taille.

A 11 ans, tu mesurais déjà 1,56m.

Vers 14 ans, tu suis ta soeur aînée à Quimper et apprends auprès de ton tout nouveau beau-frère le métier de maçon-cimentier. Ta première prise de conscience politique se fait autour de la personne de Pierre Guéguin, le maire de Concarneau.

A 18 ans, tu prends ton élan et rejoins Brest. Nous sommes en 1936. Tu adhères à la CGT et te lances dans la vie militante. Là-bas à l'Est, en Union Soviétique, un nouveau monde se construit, que tu imagines meilleur.

Et c'est à Brest, sur un chantier, que commencent tes relations avec Saint-Goazec.

Tu portais alors une chevalière frappée du marteau et de la faucille. Germain Riou, reconnaissant à ce signe un camarade, noue avec toi des liens d'amitiés qui dureront toute votre vie. C'est à Saint-Goazec, dans sa famille, que tu prends tes premières vacances, les congés payés de 36. C'est à Saint-Goazec que tu épouseras plus tard Françoise, sa jolie cousine, devenant ainsi un Saint-Goazien d'adoption.

En 37, tu rejoins Germain à Lambézellec, au restaurant de Madame Sylvestre. Tous deux, vous vendez l'Huma-dimanche en battant des records de diffusion, chantez « Ma Blonde entends-tu », rencontrez plein de camarades que plus tard, vous retrouverez dans la Résistance. La se-

**« NOUS AVONS
AIMÉ NOS HÉROS,
NOS MARTYRS,
ET NOUS LES
NOMMONS NOS
SEULS JUGES.
ILS SONT À LA
GRANDEUR DES
PLUS HAUTS
RÊVES DE
DEMAIN. »
PAUL ELUARD**

Finistère

conde Guerre mondiale a déjà commencé. En Espagne.

*« Il neige dans la nuit
Tu es à la porte de Madrid.
Tu as toute une armée devant toi.
Une armée qui tue ce que nous
avons de plus beau,
L'espoir, la nostalgie
La liberté et les enfants.
Il neige dans la nuit »
écrit le poète turc Nazim Hikmet*

Il neige sur Madrid et tu as soif d'apprendre, de tout apprendre.

Tu suis des cours du soir à la Bourse du Travail. Ton professeur, Marcel Hamon, le beau-frère de Tanguy-Prigent, le futur colonel Courtois, te donne pour toujours l'amour des livres, des journaux, de la culture.

Tu es soldat au 2ème régiment d'infanterie coloniale du 20 octobre 37 au 9 septembre 40. La neige de Madrid est tombée drue sur toute l'Europe. La France est vaincue, occupée.

C'est le temps de la Résistance.

«Nous avons recensé toute la douleur qu'éventuellement le bourreau pouvait prélever sur chaque pouce de notre corps, puis le coeur serré, nous sommes allés et nous avons fait face. » René Char, capitaine Alexandre (Céreste, Luberon)

Alors tes camarades et toi vous avez fait face. Au prix de votre vie, vous avez pris les chemins de la liberté, de la dignité, de l'honneur.

Tes camarades, Carlo De Bortoli, Pierre Corre, Jules Lesven, Albert Rannou, Albert Abalain,.. Regardez les rues de Brest et d'ailleurs et vous lirez leur histoire.

C'est le sabotage de la base sous-marine en mai 42 avec Albert Rannou, teniente (lieutenant) dans la XIVème brigade internationale.

C'est la nuit du 13 au 14 juillet 43, inoubliable pour toi. La ville de Lambézellec se réveille entièrement pavoi-sée aux couleurs Bleu Blanc Rouge

de notre République. (Vous étiez quatre, toi, Germain, Georges Larvor et le jeune Louis Berthou).

Fin décembre 43, l'ennemi te traque. En deux endroits. Sur ton chantier où tu réussis à t'enfuir et à sauter dans un train. Devant chez toi, au 43 rue Jean Jaurès, maintenant rue Robespierre, où la gestapo de Bonne-Nouvelle a aussi tendu son piège. Cette nuit là, le

major FFI à Quimper.

Jusqu'à la libération du Finistère.

De ces tout premiers combattants de l'ombre, tu es l'un des rares survivants.

Jamais tu n'oublieras tes camarades morts pour notre liberté à tous. Les meilleurs d'entre nous disais-tu. Tu as *«tant aimé ces héros, ces martyrs»*.

(P Eluard)



Jacob Mendrès au côté de sa fille Anne Friant-Mendrès, présidente de l'Anacr du Finistère

tout jeune Yves Autret, responsable départemental des Jeunesses communistes doit dormir chez toi. Heureusement « ils » ne vous auront pas!..

Pour toi c'est désormais la clandestinité chez l'admirable famille de ton ami Corentin Poiriel de Tourc'h.

Au débarquement, tu rejoins Saint-Goazec et le premier maquis de Bretagne.

En juillet 44, tu vis l'un des plus beaux jours ta vie. Enfin des armes! Ce sont les parachutages de Ty-Roué en Saint-Goazec.

Tu mets alors toute son énergie dans la formation du 2ème bataillon Stalingrad que tu quitteras pour devenir commissaire à la Sécurité à l'état

Toute ta vie tu transmettras leur mémoire au point qu'ils feront comme partie de notre famille.

La paix venue, une fois de plus, tu prends la vie à bras le corps.

Brest, presque totalement détruite, est à reconstruire.

Pour toi, de la victoire doit naître une société nouvelle, le collectivisme. Et c'est la magnifique aventure de la SCOR que vous fondez fin 46 à dix ouvriers. Tu en seras le directeur jusqu'à ta retraite. Et le travail ne manque pas !

Reconstruction de Brest, Préfecture, travaux de la ville de Quimper, l'entreprise comptera jusqu'à 270 personnes.

Finistère

Parmi ces ouvriers et chefs de chantiers, des figures remarquables de Résistants et de Républicains espagnols. Nous tes enfants, nous aurons toute notre vie un immense respect pour les travailleurs manuels, habitués que nous étions à découvrir, en bleu de chauffe, les mains calleuses de ciment, des hommes capables de commander des armées et d'arracher notre liberté. Nous avons de l'émerveillement pour ces héros.

C'est toujours l'exil pour vos camarades espagnols. Ils ont libéré l'Europe, mais l'Espagne est toujours sous la dictature franquiste. Et c'est la guerre froide.

La SCOR accueille ces camarades de lutte, Raphael Itarte de Deltebre, Miguel Marin de Murcia, capitaine ré-

publicain qui libéra la prison Saint-Michel de Toulouse, Antonio Muñoz, d'Almeria, rescapé de Mauthausen, dont tu nous racontais inlassablement l'histoire. Nos Grands d'Espagne à nous.

Leur courrier arrive chez nous. Pour Antoine. Pour Jeanne. Tu prends ces lettres que je t'apporte et les ranges dans la poche intérieure de ta veste. Des caisses destinées à l'Espagne, pleines de calendriers où sont cachés des exemplaires de Mundo Obrero transitent dans notre grenier.

Nous, tes enfants, nous en gardons toute notre vie un amour de l'Espagne.

L'amour de la liberté, des camarades, des amis, la passion de l'histoire, de la mémoire à transmettre au

sein de l'Anacr dont tu es un des fondateurs, afin que nul n'oublie, mais aussi une vie riche de l'amour des tiens.

Toute une vie d'homme, exceptionnel de force, de courage, de solidarité de dignité.

Tu fus et resteras un exemple pour tous les tiens.

Unis, nous suivrons la route que tu nous a tracée.

Il se peut que demain, de nouveau, la neige menace à la porte de Madrid.

Et tu ne seras plus là.

Repose en paix.

Tu as été « à la grandeur des plus hauts rêves de demain » (P Eluard)

Ta fille Anne

Anne Friant-Mendrès

AUX JEUNES RÉSISTANTS MARTYRS DE LAMPRAT ET MOULIN-MEUR

Mesdames et Messieurs, chers amis et camarades.

Je viens ici porter le salut et la reconnaissance des Résistants et Ami(e)s de la Résistance du Finistère aux jeunes Résistants Martyrs tombés de Lamprat et Moulin-Meur jusqu'à Saint Caradec les 8 et 9 juin 1944, « *des enfants de 20 ans au sourire de source* »*(Robert Desnos, le Veilleur du Pont-au-Change).

L'année 1944.

Comment dire le malheur d'un pays occupé, pillé, humilié, trahi, soumis à un ordre barbare et à l'infamie de la collaboration? Comment dire tant de luttes et d'espoir, et aussi tant de douleurs?

Espoir en ce débarquement des Alliés le 6 juin sur les plages normandes. Le deuxième Front tant attendu!

Espoir en ces armes qui vont permettre à la Résistance française, unifiée par Jean Moulin depuis le 27 mai

1943 au sein du Conseil national de la Résistance, de sortir de l'ombre et de libérer le Pays.

Espoir, car partout, sur tous les fronts, en cette cinquième année de la seconde guerre mondiale, les combats font rage.

Douleur. Du sang et des larmes. Les arrestations de Résistants se multiplient. Rafles. Déportations. Les armées nazies aux abois et la milice à leurs bottes massacrent et fusillent. C'est l'effroi.

Une trainée de feu, de sang et de larmes va marquer de rouge le piège que devient la Bretagne pour ces armées ennemies empêchées par les Combattants de l'Ombre de rejoindre la Normandie. Pas de prisonnier.

Les blessés sont martyrisés et achevés. Les fermes sont incendiées, ceux qui se trouvent là sont abattus.

Ici, les 8 et 9 juin 44, comme à Tulle le 9 juin, comme à Oradour le 10 juin, les troupes nazies, formées à la haine

et au meurtre, torturent et tuent notre jeunesse.

«une armée qui tue ce que nous avons de plus beau, L'espoir, la nostalgie, La liberté et les enfants. » Nazim Hikmet, poète turc (Il neige dans la nuit)

Cette jeunesse magnifique, sans arme, mal nourrie, mal vêtue, sans abri, promise à l'esclavage en Allemagne au service de l'effroyable machine de guerre nazie, pourchassée jour et nuit, se lève et se prépare au combat inégal qui l'attend.

Et l'on ignore encore toute l'étendue des crimes nazis, là-bas, à l'Est. Ils seront découverts en 45.

Ces jeunes Résistants ne virent pas la victoire, mais c'est à eux et à leurs frères de combat que la Bretagne devait d'être libérée pratiquement par elle même.

« 20 000 va-nu-pieds à l'armement hétéroclite mirent en fuite 6 divisions

Finistère

allemandes, soit 100 000 hommes puissamment armés. »

Ainsi parlait le 9 septembre 1944 le colonel Eon, commandant des Forces Françaises de Bretagne.

Salut et reconnaissance à vous, jeunes Résistants. Vous avez été à l'heure la plus sombre de notre histoire, l'honneur de notre pays.

Salut et Reconnaissance à vous qui payèrent « *si cher le droit d'être homme* » (Pierre Emmanuel), à vous qui avez porté au plus haut ces mots magnifiques qui fondent notre République et la rendent universelle,

Liberté, Egalité, Fraternité.

Si l'écho de leurs voix faiblit- dit le poète Paul Eluard-, nous périrons.

« *Ils nous les ont volés, ils nous ont pris leurs mains*

Ils nous ont pris leurs yeux, nous ne pouvons pas dire...

Ils nous ont pris leur chair, leurs bouches et leurs rires »

(d'après Pierre Gamarra, né en 1919, à Toulouse en 42-43)

Notre pensée va à ceux auxquels ces jeunes hommes ont tant manqué, à leur famille, à leurs amis. Nous savons leur douleur.

A nous aussi ils manquent, à jamais Trouvons dans leur mémoire la force de garder intacte notre colère, face à tous les retours possibles de cette barbarie.

Alors que de nouvelles menaces se font jour en Europe, que la guerre tue chaque jour sur notre terre, gardons-nous de toute idéologie de haine, de racisme, de xénophobie. « Le ventre

est encore fécond d'où a surgi la bête immonde »

Ici, dans ce Centre Bretagne, dans ce Poher, nous rendons hommage à des Résistants, martyrs de la liberté auxquels nous devons le bonheur de vivre dans un pays libre et démocratique, dans une Europe enfin en paix.

N'oublions jamais, transmettons à la jeunesse d'aujourd'hui et de demain la mémoire de ce qui s'est passé ici.

N'oublions jamais, soyons dignes d'eux.

« *Nous avons aimé nos héros, nos martyrs,*

Nous les nommons nos seuls juges.

Ils sont à la grandeur des plus hauts rêves de demain. » Paul Eluard

Anne Friant-Mendres

AU MONT VALÉRIEN

DES JEUNES FINISTÉRIENS RENDENT HOMMAGE AUX FUSILLÉS DU MONT VALÉRIEN.

ANNA, APOLLINE, DAPHNÉE, DYLAN, JADE, KATELL, LÉNA, MÉGHAN, MORAN, NATHAN, VINCENT, YOHAN : CES DOUZE ADOLESCENTS ÂGÉS DE 13 À 16 ANS ONT PARTICIPÉ À UNE VISITE-HOMMAGE AU MONT-VALÉRIEN, SITUÉ À SURESNES, DANS LES HAUTS-DE-SEINE.

Parmi eux, sept anciens élèves du Collège des Monts d'Arrée. En 2011, dans le cadre du Concours national de la Résistance et de la Déportation, ils avaient travaillé sur la répression dont furent victimes 19 Résistants, des ouvriers de l'arsenal de Brest, tous fusillés le 17 septembre 1943 au Mont-Valérien. Le fruit de leurs recherches et de leurs travaux avait été la réalisation de trois diaporamas.

La visite du Mont-Valérien s'imposait donc comme l'aboutissement de ce travail de mémoire et Pascal Prigent, professeur d'histoire, a donc repris contact avec ses anciens élèves, tout en nouant des liens de plus en plus étroits avec ses collègues de l'Association nationale des anciens combattants et ami(e)s de la Résistance du Finistère (Anacr 29) : Michel Madec, professeur d'histoire au col-

lège Croas ar Pennoc de Guilers et son beau-père Charles Paperon, ancien Résistant et coprésident de l'association. Ils étaient accompagnés de cinq adolescents de la région brestoïse.

Haut-lieu de la mémoire nationale, le Mont Valérien se prête parfaitement à un parcours du souvenir, ponctué de différentes étapes, en particulier la clairière des fusillés, où furent exécutés plus de 1000 hommes et le monument en bronze en forme de cloche qui rend hommage à tous ces combattants de l'ombre, parmi lesquels les «19 Brestoïse», dont dix avaient été oubliés.

C'est en 2011, grâce à l'action conjointe de l'Anacr 29 et du ministère de la Défense, notamment du chargé d'études sur les hauts-lieux de mémoire, Franck Segrétain, que l'oubli a

été réparé.

Les jeunes ont lu une courte notice biographique de chacun des Résistants dans une atmosphère empreinte d'émotion et de recueillement. Ils ont pu constater que désormais les «19 brestoïse» sont réunis dans la mémoire collective, tous morts pour leur idéal, pour la France et pour la Liberté.

Le groupe de Finistériens a, en outre, eu le privilège de bénéficier des explications de la guide Kamila et des commentaires éclairés et poignants de Georges Duffau-Epstein, fils du Résistant Joseph Epstein.

Enfin, il faut souligner que la réussite de ce séjour est aussi le fruit des relations constructives entre les foyers socio-éducatifs des deux collèges, des municipalités de Guilers et de Plounéour-Ménez et de l'implication des parents.

AU MÉMORIAL DE PENARPONT, LE 15 MAI 2012

15 MAI 1944 – 15 MAI 2012 : 68 ANS DÉJÀ QUE LES BALLES ALLEMANDES FAUCHAIENT,
SUR LES DUNES DE MOUSTERLIN EN FOUESNANT,
7 (SANS DOUTE 8) DES RÉSISTANTS DU MAQUIS DE PENARPONT BEUZIT KERALIOU.

Retenez bien leurs noms et prénoms : un Belge Gustave de Neve, deux Russes : Nicolas Filatov et Philippe Petrochitski et quatre Français : Louis Le Guillou du Relecq de Kerhuon, Robert Le Crenn de Kerfutenn en Quimper, Charles Levenez de Crozon, Laurent Pennec de Langolen. Le 8ème serait le Belge Théophile Mertens. A la même période, quatre de leurs camarades du même maquis disparaissaient à tout jamais. Retenez tout autant leurs noms et prénoms de ces quatre Français : François le Baut de Gouézec, Jean François Le Du du Cloître Pleyben, Marcel Milin de Châteaulin, Yves Sizun de Landerneau.

Unis dans la mort pour que vive la France, nous nous devons de rappeler brièvement leurs sept mois d'histoire commune. A l'initiative d'Auguste Le Guillou, de Jean Charles, de Jacques Poquet et avec l'aide - ô combien précieuse - de Jean Bauguion agriculteur à Penarpont fut créé le maquis de Penarpont le 12 octobre 1943 dans la carrière de Roz Divez (1km en amont de l'endroit où vous vous trouvez). Il hébergeait trois Belges qui s'étaient évadés des camps de l'organisation TODT à Brest. Rapidement, d'autres jeunes vinrent les rejoindre dans la clandestinité : des militaires prisonniers évadés, des réfractaires au STO, des convaincus que la lutte contre l'occupant étaient la seule solution de libérer la France. Ce groupe migra rapidement dans la carrière du Quinquis (à 500m d'ici entre la ferme du Quin-

quis et de Penarpont en Châteaulin) où les conditions d'hébergement quoique spartiates étaient bien meilleures. A partir de leur base, ils participaient à diverses opérations par exemple : un déraillement à la carrière du Hinger d'où partaient des trains de granulats pour la construction du mur de l'Atlantique. Le 17 mars 1944, ils étaient à l'attaque de la prison de Saint Charles de Quimper lorsque les Allemands, tôt le matin, encerclèrent la carrière du Quinquis gardé par un seul homme « Louis Le Guillou » qui parvint miraculeusement à s'échapper puis détruisirent le campement. Les maquisards s'installèrent à quelques kilomètres de là, dans la vallée des trois fontaines entre la ferme de Beuzit et de Keraliou en Lothey. Le 25 avril 1944, dans ce lieu magnifique, sauvage, à l'écart de tous, douze maquisards furent surpris dans leur sommeil par les Allemands, conduit par un traître qui connaissait parfaitement les lieux. On peut imaginer ce que furent les jours suivants : interrogatoires musclés, sévices divers par les experts de la Gestapo de Carhaix et de Quimper avant leur exécution.

L'Association Nationale des Anciens Combattants et Ami(e)s de la Résistance a décidé de rendre un hommage chaque 15 mai à ces hommes qui ont donné leur jeunesse et leurs vies pour que nous puissions vivre libre. Par cette manifestation, notre association souhaite contribuer à faire

vivre ces héros. De plus en plus de familles participent à cet hommage. Cette année, nous nous devons de signaler la présence de Michel Lagadec, cousin de Louis Guillou et de membres de sa famille. Sachez aussi que de l'étranger, beaucoup se joignent à cet hommage :

Du Canada (précisément de sa capitale Ottawa) où vit la famille Beaudry-Van Den Bremt qui le 11 juillet 2011 est venue dans le Finistère sur les traces de leur petit cousin Théophile Mertens. Nos amis canadiens s'associent à cet hommage et suivent avec attention l'évolution des connaissances sur la disparition de leur parent.

De Russie (Moscou), d'où revient ma sœur vétérante du 2ème bataillon de Stalingrad qui va vous expliquer la démarche qui l'a conduite dans la découverte du drapeau du 2ème bataillon de Stalingrad et du maquis de Penarpont à l'hommage rendu sur la place Rouge lors de la grande parade du 9 mai 2012.

N'oublions jamais ce que fut la vie de ces douze hommes. Ils espéraient et se battaient pour une France libre. Ils laissèrent leur vie.

Gloire à ces héros de la Résistance. Vive la France.

Jean Le Guillou
Président local du Comité
de Châteaulin

Retrouvez l'Anacr du Finistère sur son site internet

lesamisdelaresistancedufinistere.com


Finistère

PLACE ROUGE, FÉLICIA LE GUILLOU TÉMOIGNE :

COMMENT LE MAQUIS DE PENARPONT EN CHÂTEAULIN CAPTURÉ SUR TRAHISON PAR LES ALLEMANDS LE 25 AVRIL 1944, NOUS A CONDUITS SUR LA PLACE ROUGE DE MOSCOU POUR ASSISTER À LA GRANDE PARADE DU 9 MAI 2012 ?

Quelques rappels historiques :

En 1949, Auguste Le Guillou, un des organisateurs du maquis de Penarpont en Châteaulin, réorganisateur du maquis de Spézet, organisateur du bataillon Stalingrad avec Marcel Siche fit don à Staline du drapeau du bataillon de Stalingrad qui libéra Châteauneuf du Faou, Pleyben et Châteaulin le 11 août 1944 et qui participa à la libération du Ménez Hom et de la presqu'île de Crozon. Sur ce drapeau, apparaissaient les noms des maquis de Penarpont et de Spézet.

Le 27 avril 2011, mon neveu Bernard, fils d'Auguste Le Guillou put voir et toucher avec beaucoup d'émotion ce drapeau à Moscou au musée de l'histoire contemporaine de la Russie. Il apporta tout un ensemble de documents tirés des trois albums réalisés par mon frère permettant de comprendre l'histoire de ces groupes de résistants successifs. Aussitôt le directeur du musée M. Arkangelov décida de rendre hommage à tous ces résistants et en particulier aux résistants de Penarpont en réalisant une exposition dans le cadre des fêtes de la Libération.

Le 6 mai 2011 (soit six semaines après le premier contact) Félicia Le Guillou, 88 ans, ancienne du service médical du bataillon Stalingrad et Bernard Le Guillou inaugurèrent cette exposition au musée de l'histoire contemporaine de la Russie.

Comment rendre hommage à la fois, à ces 20 millions de morts russes durant la grande guerre patriotique 1939-1945, à ces personnes qui conservèrent avec le plus grand soin ce drapeau, dernière relique de cette épopée de la Résistance en centre Finistère, à tous ces résistants, dont mon frère, des maquis de Penarpont en Châteaulin, de Spézet et

du 2ème bataillon de Stalingrad désormais connus en Russie ?

Notre réponse fut d'emblée :

Assister à la parade de la grande fête patriotique sur la Place rouge le 9 mai qui représente la manifestation la plus intense de la ferveur patriotique du peuple russe.

Le 9 mai 2011, il nous fut impossible d'accéder à cette Place rouge, fermée au public. Après de longues et difficiles recherches débutées en novembre 2011, nous avons fini par obtenir deux accréditations pour le 9 mai 2012. Nous y étions et c'est avec beaucoup d'émotion que nous avons exercé notre devoir de mémoire. Nous ne remercierons jamais assez pour leur aide et leur bienveillante compréhension le commandant Fournaud et le maître principal Muret de la mission militaire de l'ambassade de France à Moscou, la vétérante russe de de la Résistance Irène Kotomkina, et des amis de l'ambassade de Russie à la Haye en Hollande. Cette opération Place rouge fut l'occasion de rencontrer et d'honorer des personnes passées et actuelles aux exceptionnelles qualités.

Rendons leur hommage pour tout et fêtons-les comme en Russie en criant « Hourra, Hourra, Hourra ».

Félicia Le Guillou
vétérante
du 2ème bataillon de Stalingrad

**RENDONS LEUR
HOMMAGE POUR
TOUT
ET FÊTONS-LES
COMME EN RUSSIE
EN CRIANT
«*HOURLA!*
HOURLA !
HOURLA !»**

LOUIS MAREC, RÉSISTANT DÈS 1940

INCORPORÉ LE 11 AVRIL 1940 DANS LA 'ROYALE' À VINGT ANS COMME TOUT INSCRIT MARITIME À L'ÉPOQUE, LILI MAREC, NATIF DE TRÉBOUL, NE S'IMAGINAIT CERTES PAS QUELLES ANNÉES PARTICULIÈREMENT MOUVEMENTÉES ET PÉRILLEUSES, IL ALLAIT VIVRE...

Deux mois paisibles seulement au deuxième dépôt de Brest et puis la grande Aventure...

Le 18 juin 1940, ce jour même où, à Londres, un certain général lançait à la B.B.C., un appel historique, le voilà embarquant sur le pétrolier militaire "Rhône" à destination de Casablanca.

Sitôt là-bas, il s'enrôle dans les services de renseignements des Forces françaises combattantes ce qui lui vaut d'être, sur dénonciation, interné le 11 juillet 1940, au camp militaire de "Médiouna".

Il s'en évade vingt-quatre jours plus tard, après deux tentatives manquées.

Du 4 août 1940 au 11 octobre 1942, date de son congédiement de la "Royale", ce sont des embarquements successifs sur diverses unités militaires, mais il n'en continue pas moins ses actions de Résistance renseignement au profit de l'Intelligence service de la France libre...

À Toulon, le 28 novembre 1942, au lendemain du sabordage de la flotte, il est appréhendé par les Allemands alors qu'en mission, il photographiait des navires sabordés.

Ils le libèrent le soir même mais, recherché à nouveau pour sabotage, il part la semaine suivante à destination de la Bretagne où il prend contact avec le groupe de Résistance "Libé-Nord".

Les défenses côtières et l'organisation du transport clandestin, par navires de pêche, de Résistants vers l'Angleterre, constituent alors ses actions principales.

EVASION VERS NEWLYN À LA BARRE DU "DALC'H MAD"

Lili Marec a vingt-trois ans quand, à

la barre du "Dalc'h Mad" pinasse sardinière de treize mètres, il appareille du port de Tréboul, le matin du 7 avril 1943.

Une autre pinasse, le "Moïse" commandée par son père, a pris la mer en même temps, apparemment à destination des lieux de pêche, en réalité pour faire diversion. (1)

Ainsi est déjouée la vigilance de deux postes de garde allemands.

Le "Dalc'h Mad" fait alors cap vers l'Angleterre... avec, dissimulés dans le poste avant, dix-huit Résistants au nombre desquels Xavier Frellu, professeur agrégé de lettres qui, par la suite, exercera les fonctions d'instructeur au B.C.R.A., à Ealing-Broadway (Londres), ainsi que le Canadien Gordon Carter, commandant d'une escadrille de "forteresses volantes", dont l'appareil avait été abattu en France.

La nuit suivante, le "Dalc'h Mad" est pris dans une tempête de noroît, de 8 à 9 Beaufort, qui l'oblige à mettre «à la cape». Il tiendra bon de la sorte dix-huit heures durant, avant de retrouver enfin un calme relatif.

Nouvelle épreuve dans l'après-midi du 8 : une voie d'eau se déclare dans les formes avant bâbord, si inquiétante que Lili Marec, réalisant le péril, prend l'urgente décision de recourir au "Paillet Makaroff" (voile glissée sous la coque, retenue par orin à chaque coin et plaquée par la mer, tel un emplâtre, contre la plaie). Opération particulièrement malaisée et risquée, dans une mer encore houleuse, décidément peu coopérative.

Colmatage de fortune, mais suffisamment efficace, qui allait permettre à la pompe d'étaler et au vaillant navire d'atteindre Newlyn le 9 avril, vers dix heures du matin, au terme d'un

éprouvant périple de plus de cinquante heures et de 170 milles de navigation.

A LONDRES

Là-bas, ça n'allait pas traîner pour Lili Marec. Sitôt débarqué il s'engage, à Londres, dans les Forces navales françaises libres (F.N.F.L.) en qualité de quartier-maître de manœuvre et se voit affecté au Bureau central de renseignement et d'action (B.C.R.A.) ayant pour chef le colonel Passy.

Volontaire pour des missions en France, il participe alors à des stages intensifs d'instruction et d'entraînement : formation de parachutiste au Centre de Ridgway-Manchester, formation "commando et sécurité" dans une station de métro désaffectée de Londres.

Une formation radio pour compléter et le voilà sous-lieutenant désormais infiltré en France, sous le pseudonyme Louis Kervarec, pour mission de renseignements, en liaison avec la Résistance, notamment le réseau "Turquoise".

EN TRAIN POUR LA DÉPORTATION

Inspectant, le 19 avril 1944, une station émettrice dans la région de Morlaix, il se fait prendre par la Gestapo, subit le jour même un interrogatoire, particulièrement musclé, suivi de son incarcération à la prison Jacques Cartier de Rennes.

Tentant l'évasion, par deux fois de l'immeuble où le tortionnaire Zeller mène, de la manière que l'on devine, les interrogatoires, il est, chaque fois, repris par la Milice.

Le 30 juillet 1944, la cour martiale de

Finistère

Rennes le condamne à mort. On l'évacue de la prison, au cours de la nuit du 1er au 2 août, en compagnie d'une cinquantaine d'autres prisonniers. Un train les attend en gare avec wagons à voyageurs et six wagons à bestiaux. Le groupe est entassé dans l'un de ceux-ci (2).

Le convoi, en route vers l'Allemagne est mitraillé par l'aviation anglaise le 6 août au matin et se trouve ainsi bloqué en gare de Langeais, à quelque 25 kilomètres de Tours. La population accourue avec du ravitaillement destiné aux prisonniers crée, alors, en gare, un certain désordre que Lili Marec met à profit pour une nouvelle tentative d'évasion.

Mais les tirs d'un barrage allemand, établi entre la ville et la gare, l'obligent à revenir au train. Pour une nouvelle journée d'attente, ils vont être parqués dans une grande baraque de l'organisation TODT, d'où Lili tente une quatrième évasion. Cette fois encore des tirs allemands la fait avorter...

ÉVASION EN BORD DE LOIRE

Le jour suivant, 8 août, il est d'un groupe d'environ deux cents prisonniers encadrés de soldats allemands partant à pied, à destination de la gare de Saint-Pierre-des-Corps, banlieue de Tours.

Le lendemain, ils marchent encore. A la faveur d'une pause, en bord de Loire, et profitant d'un relâchement de surveillance, Lili se laisse basculer de l'autre côté de la levée de terre, entraînant avec lui Philippe Rivain, ancien secrétaire préfectoral à Quimper, qui était du même wagon et avec lequel il avait sympathisé. Ils se dissimulent en contrebas, pieds dans la Loire...

Et la colonne repart sans eux...

Nos deux fugitifs parviennent à Luynes (Indre-et-Loire), lieu de résidence de Philippe Rivain et dont le maire, le général de brigade Rivain, n'est autre que son père.

Ils sont alors hébergés chez Colette,

la célèbre romancière, amie de la famille Rivain.

"J'y suis resté quatre jours, dormant sur un canapé", précise Lili. "Elle était fort aimable. Nous lui contions nos tribulations et elle nous entretenait... de ses chats !"

REDDITION ALLEMANDE À BELLE-ÎLE

Le 16 août, Lili Marec participe, avec un bataillon F.F.I., à la libération de Longué et des environs. Puis il quitte la région d'Angers, rejoint le Finistère et, au château de Trévarez, reprend contact avec l'Etat-major du colonel Passy.

Etat-major avec lequel, le 22 août, il embarque pour Londres sur une corvette anglaise.

Le temps d'y rendre compte de sa mission, de son internement, de ses évasions et c'est, un mois plus tard, le retour en France par Arromanches, pour de nouvelles missions de renseignements et d'opérations radios.

Aux ordres du général de Larminat, à Belle-Ile, enclave avancée de la poche de Lorient, il se distingue particulièrement en obtenant, le 14 mai 1945, la reddition des 24 officiers et 1003 sous-officiers et hommes de troupe allemands qui tenaient cette place-forte !

Ce haut fait d'armes, mené à bien avec seulement trois agents de ses services, fut accompli quatre jours avant que des troupes françaises ne débarquent sur l'île...

En octobre 1945, ce n'est plus l'inscrit maritime Louis Marec qui est libéré de ses obligations militaires mais le lieutenant commando-parachutiste chargé de mission de 2ème classe du "Service de renseignements".

Cité à l'ordre de la Division" par décret du général de Gaulle, il reçut également un diplôme du général Eisenhower lui exprimant gratitude du gouvernement des Etats-Unis: pour l'aide apportée à des aviateurs alliés

tombés en France...".

Ajoutons à la liste des nombreuses décorations décernées à "Lili" Marec, les insignes d'officier dans l'Ordre national du mérite et d'officier de la Légion d'Honneur.

Rendu à la vie civile, Lili Marec va naviguer comme capitaine au long cours, officier de radio de 1ère classe, puis commander à la pêche hauturière et sur plusieurs cargos...

Accidenté en service, il s'orientera alors vers l'enseignement maritime et accèdera bientôt à la direction des études et techniques de l'École nationale de formation maritime de Dakar.

Il assumera en outre, là-bas, les fonctions de conseiller du ministre de l'Éducation nationale du Sénégal.

René Pavec

Edition Bretagne-Ile de France

1) Trois mois plus tard le "Moise" fit cap clandestinement vers l'Angleterre avec, à la barre, le patron Joseph Marec, père de Lili. A son bord, 21 passagers dont ses deux autres fils, Joseph et André ainsi que plusieurs officiers aviateurs. Au total, le "Dalc'h Mad" et le "Moise" ont débarqué en Angleterre 41 évadés par mer. Parmi eux 11 membres de la famille de Marec !

2) Deux autres Douarnenistes étaient du même convoi que Lili Marec; François Quéré parvint à s'évader, Yvonne Kervarec connut l'horreur de Ravensbrück. Elle préside la F.N.D.I.R.P. du Finistère.



Lili Marec

NOS AMI(E)S DISPARU(E)S

MARIE GERBEAU

NOUS SOMMES ICI POUR HONORER LA MÉMOIRE DE MARIE GERBEAU GRANDE RÉSISTANTE DE LA DERNIÈRE GUERRE. LA RÉSISTANCE NÉCESSITAIT UNE ORGANISATION IMPORTANTE, ELLE AVAIT BESOIN D'AGENTS DE LIAISON.

Devenir agent de liaison, c'était devenir messager clandestin entre différents chefs d'une même organisation; Marie fut agent de liaison.

C'était toujours le même processus: transport discret de plis ou de valises qui contenaient soit un poste radio, soit de l'argent, soit des documents, soit des armes, tout cela avec souvent la peur au ventre. Il fallait du courage et de la discrétion et notre amie Marie n'en manquait pas. C'est cette dangereuse mission que tu avais choisie, toi, Marie Gerbault alias "Chantal", à qui nous rendons hommage maintenant. En assurant des communications clandestines, en envoyant des messages tu prévenais des dangers qui menaçaient les groupes ; tu participais aussi aux combats de la Libération en faisant la liaison entre les Résistants.

Dans tes longs déplacements, de jour comme de nuit, jamais tu n'as failli à la tâche qui t'était confiée faisant preuve de bravoure et de dévouement,

munie de tes messages et de tes secrets, ton rôle était astreignant, ingrat, voire périlleux.

Au détour d'un chemin, tu n'étais pas à l'abri de rencontres inopportunes, de divers dangers : confusion, bévues, accident pouvaient survenir à tout moment et tu devais te taire pour protéger tes camarades de la Résistance.

Tes missions ne se sont pas limitées à porter des messages, ni à servir de "boîte à lettres", tu as aussi à l'occasion dû manier courageusement les armes.

Au péril de ta vie et dotée d'une énergie et d'une volonté extraordinaires, tu as fait preuve d'un courage sans faille et d'une discrétion parfaite.

Tu nous quittes comme tu as vécu, effacée, sans recherche de distinction, femme de devoir. Devant tes enfants, petits-enfants et toute ta famille, au nom de tous les anciens Résistants, sache que ton souvenir restera tou-

jours gravé dans nos cœurs. Ghislaine, Françoise, Philippe, vous pouvez être fiers du combat qu'a mené votre maman, elle faisait partie de ces femmes de l'ombre, dotée d'une énergie et d'une volonté extraordinaire, héroïque, courageuse et exceptionnelle qui incarnait le patriotisme pur et vrai.

Marie, tu vas maintenant rejoindre ceux qui ont lutté pour la liberté de la France, notre patrie ; tu vas partir pour ce " paradis des Résistants " les purs, ceux qui ont donné leur vie pour un monde meilleur; certains ont été fusillés, d'autres ont été torturés et sont décédés suite à leurs blessures, d'autres encore ont été exterminés et puis les rescapés ont disparu petit à petit, ceux qui restent peuvent encore témoigner de leur engagement dans la Résistance comme tu l'as fait autour de toi.

Au revoir Marie, au revoir Chantal.

Guern le 28 janvier 2012.

CONCOURS NATIONAL 2012-2013

LE THÈME RETENU PAR LE JURY NATIONAL POUR L'ÉDITION 2012-2013 DU CONCOURS NATIONAL DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION EST «COMMUNIQUER POUR RÉSISTER 1940-1945»

“On insistera sur l'importance de la communication pour les Résistants. On étudiera le rôle joué par la presse clandestine, les tracts, la radio... dans leur combat. On pourra établir des liens avec des événements postérieurs qui ont montré l'importance de la communication dans la

lutte pour la liberté.”

Comme chaque année, la Fondation de la Résistance est chargée de rédiger un N° spécial concours 2013, et le journal “le Patriote Résistant”, organe de la FNDIRP publiera un “Spécial Concours” destiné aux enseignants et aux élèves.

Pour notre part, nous nous efforçons de mettre en ligne, documents et témoignages relatifs à la Résistance dans le Morbihan en lien avec ce thème, et notamment tout document pertinent que nous communiquerions nos “lecteurs”.

Retrouvez l'Anacr du Morbihan sur son site internet

lesamisdelaresistancedumorbihan.com

NOS AMI(E)S DISPARU(E)S

MARIE GERBEAU

Marie Gerbeau était née le 21 juin 1923 à Guern, elle y a passé son enfance.

Elle racontait ainsi son entrée dans la Résistance : « *Je travaillais à Pluméliau chez Mathurin Onno, j'aidais sa sœur Nénette et on voyait toujours les commis parler à voix basse et partir à vélo. Un jour on a découvert ce qu'ils faisaient et on a voulu participer. C'est comme ça que nous sommes devenues agent de liaison.* »

Recrutée en 1943 par Célestin Chalmé, elle avait choisi comme nom de code "Chantal".

Plusieurs missions lui étaient alors confiées: transmission des messages, transport d'armes, de faux papiers ...

Elle parcourut à vélo les routes de Pluméliau, Le Croisty, Saint-Tugdual... d'abord avec le commandant Etienne jusqu'à l'arrestation de celui-ci le 21 mai 1943. Puis elle est passée sous les ordres du commandant Pierre

(Roger Le Hyaric). Compte tenu de son expérience déjà ancienne à l'échelle des états-majors, elle poursuivit consciencieusement les missions qui lui étaient confiées d'une extrémité à l'autre de la Bretagne. Toujours à vélo elle sillonnait les routes du Morbihan au Finistère, des Côtes du Nord à l'Ille et Vilaine.

Un jour, arrêtée par une patrouille allemande au passage à niveau de Saint-Rivalain, alors qu'un des soldats lui demandait ce qu'elle transportait elle avait eu la présence d'esprit de sourire et de dire :

« *Vous n'avez jamais vu de vêtements de femme ?* »

Le soldat allemand lui a alors répondu :

« *Des vêtements de femme, passez* »

En fait sous le linge féminin étaient camouflés des armes, des papiers, des cigarettes ... Elle est allée remet-

tre son précieux colis à l'endroit qu'on lui avait indiqué puis elle a filé sur Le Croisty.

Après la guerre, elle a travaillé en tant que standardiste au Kernével puis l'arsenal de Lorient. Elle s'est mariée avec un habitant de Saint-Yorre, Laurent Gerbeau, né en 1926, de leur union sont nés trois enfants Ghislaine, Marie-Françoise et Philippe.

Elle est restée fidèle à Guern, sa ville natale, où elle résidait. Lorsqu'elle racontait ses différentes interventions à ses enfants, elle affirmait que s'il y avait eu des courses de vélo féminines après la guerre elle avait l'entraînement nécessaire pour y participer !

Marie (Chantal) nous a quittés le 25 janvier, nous adressons ici nos plus sincères condoléances à sa famille.

HIPPOLYTE DAVID

Le mardi 19 juin une messe des funérailles fût célébrée à la mémoire d'Hippolyte David, Résistant et adhérent à l'Anacr, qui vient de nous quitter.

Un émouvant hommage lui a été rendu rendu en l'église Sainte Bernadette du Kreisker par ses enfants, petits-enfants, arrières petits enfants ainsi qu'une affluence d'amis et de connaissances qui tous ont témoigné des grandes qualités humaines de «Pol», c'est ainsi qu'il était dénommé.

Pol est né le 11 février 1922 à Groix. Issu d'une famille de pêcheurs, il entre à 14 ans à l'arsenal comme apprenti menuisier.

Puis il devient moniteur aux forges de Lanouée, où étaient réfugiés les apprentis.

Il s'engage dans le scoutisme de 1936 à 1942, et dans la Jeunesse ouvrière chrétienne.

En décembre 1943, il ne répond pas à l'appel du STO, il devient réfractaire et entre dans la Résistance.

Réfugié à Guiscriff, il rencontre alors Louissette sa future épouse avec qui il formera un couple très uni pendant 65 ans et ils auront 4 enfants.

Après la guerre, il prendra des responsabilités tant sur le plan syndical, municipal, ainsi que dans le monde associatif et paroissial. Pol a fait don

de son corps à la science.

Notre ami Roger Peresse lui rendu les honneurs en inaugurant pour cette cérémonie le nouveau drapeau de l'Anacr Pays de Lorient.

Le président de l'Anacr Pays de Lorient a présenté à la famille ses condoléances attristées.



HOTEL RESTAURANT
DE LA VALLEE
Martine et Bernard Quilléré



Promenade
des estivants
St Nicolas des Eaux
56930 Pluméliau
téléphone : 02 97 51 81 04
télécopie : 02 97 51 94 89
email : martine.quillere@gmail.com

Le Gouallec

Bar Restaurant du Centre

4 et 7, rue des tilleuls 56310 Bubry
tel : 02 97 51 70 72 fax 02 97 51 75

Salaisons Celtiques



ZI du Tréhonin
LE SOURN
BP 52 56302 PONTIVY



technicob
Applications électroniques

www.technicob.com

Tel: 02 97 89 06 07 Fax: 02 97 89 05 03
4, avenue Camille St Saëns. 56602 LANESTER



ami entends-tu...

journal de la Résistance bretonne

Directeur de la publication : Rémy Guillevic
Responsable de la rédaction
et de la mise page: Pierrick Chérel
siège: rédaction, administration et publicité
140, cité Salvador Allende 56100 Lorient
Dépôt légal 1er trimestre 1978
Impression: ILC, 54 rue Jean Jaurès
56600 Lanester
Routage: ESAT les Ateliers du Prat
56000 Vannes
Tirage moyen par numéro: 600.

Si vous souhaitez vous abonner ou bien abonner des personnes de votre connaissance au journal, il vous suffit d'adresser au trésorier un montant de **12 euros** après avoir complété ou recopié le document suivant:

Nom..... Prénom.....
Adresse.....
Code postal..... Ville.....
Numéro de téléphone ou adresse e-mail (facultatif).....
.....

ami entends-tu...

journal de la Résistance bretonne

et envoyez le tout à
Daniel Le Pendeven
Lotissement Coët Mégan
56440 Languidic

